

LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 10. — OCTOBRE 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Quatrième anniversaire de la mort de Madame Leymarie, p. 577. — Les Bibles (*suite*), E. GUIMARD, p. 578. — Notes manuscrites d'Allan-Kardec, p. 590. — A propos du médium Miller, LÉON DENIS, p. 596. — Conférences de Léon Denis, p. 597. — Carnet d'un touriste, Léopold DAUVIL, p. 606. — Psyché, O. de BIZONRAZOW, p. 610. — Digression sur les animaux, Général FIX, p. 611. — La Magie et la Science, ROUXIN, p. 616. — Rectification, DAUVIL, p. 621. — Méfions-nous, P. LEYMARIE, p. 623. — Autographe de Victor Hugo, p. 626. — Comment on se sert de la planchette seule, J. OUSTE, p. 628. — Souscription pour le monument de Bonne-Maman, p. 632. — Nécrologie, p. 632. — Bibliographie, p. 633.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME
ANIMISME ET SPIRITISME

Par **AKSAKOF (Alexandre)**

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

LIVRES NOUVEAUX

JULIEN LARROCHE. — *Les Voix du Tombeau.* Poésies Spiritistes. Belle édition luxueusement tirée, ouvrage in-18 jésus de 166 pages. Volume recommandé tout spécialement à nos lecteurs. Prix. 3 fr., franco 3 fr. 35

LÉOPOLD DAUVIL. — *Souvenirs d'un Spirite*, réunissant : *Vieilles notes.* — *Roman de deux âmes.* — *L'Abbé Bornave.* — *Voyage à Jérusalem.* Beau volume in-8° carré de 493 pages. Prix. 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.*



NAÎTRE, MOURIR, RENAITRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSER, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N° 10.

1^{er} OCTOBRE 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Quatrième anniversaire de la mort de Madame P.-G. Leymarie

Le 30 septembre 1904 nous avons la douleur d'accompagner à leur dernière demeure les restes mortels de celle qui fut la directrice de cette *Revue*, au lendemain du départ de son regretté mari, notre ami P.-G. Leymarie.

Nous nous rappelons l'intelligente femme qu'était M^{me} Leymarie, son dévouement à toutes les causes justes, ses appréciations de celles injustes,

sans oublier son inaltérable charité envers les déshérités, même les moins intéressants.

Combien n'avons-nous pas eu de fois l'occasion d'apprécier les qualités de la chère âme, alors même que nous sentions monter la rancœur au cerveau.

Elle fut bonne dans l'acception du mot, parce qu'elle savait pour avoir, dans sa vie (oh ! combien remplie d'amertumes, de souffrances de désillusions), que chacun avait besoin de réconfort, de pardon, parce que humain, avant de retrouver l'idéal pour lequel il était né et vers lequel il aspirait.

« Chère âme, chère amie de tous, vous nous voyez, nous entendez ; vers vous va notre pensée, vers vous vont nos désirs de vous rejoindre parce que vous aviez incarné en vous l'attraction, l'affection et ces nobles vertus qui se rencontrent si rarement chez les humains : l'abnégation, la patience et le dévouement.

« Venez vers nous, notre amie, donnez-nous cette force que vous aviez pour lutter contre l'adversité, que vous communiquiez, simplement mais sûrement, à votre cher compagnon de lutte, que vous deviez rejoindre peu après pour ne plus vous séparer.

« Dieu, qui est toute justice, vous permettra de nous venir entretenir, de nous réconforter, de nous donner les conseils de votre expérience, qui seront un baume sur nos plaies, un apaisement à nos douleurs.

« Amie, Dieu vous aimait, priez-le pour ceux qui se souviennent de vous et vous crient :

« A bientôt. »

Les Bibles

(Suite).

Si, parmi les nombreux mythes que nous a légués la Grèce, pays par excellence des fables et des légendes, il en est un qui mérite une place d'honneur, c'est bien, à coup sûr, celui de Prométhée, le Titan créateur, émancipateur et justicier. Oui, mythe admirable, parce qu'il se fonde sur l'emploi des plus hautes facultés de l'homme, facultés latentes pour la plupart, il est vrai, mais divines en leur essence et que l'évolution transforme en agents efficaces de son indispensable spiritualisation.

Que manquait-il essentiellement à l'homme primitif, indépendamment de ses besoins multiples et pressants ? Le feu — ce feu ultérieurement glorifié, divinisé par lui, puis adoré dès les temps les plus reculés de l'histoire.

La Bible juive nous raconte qu'en présence du roi Pharaon, Moïse jeta sa baguette à terre, baguette magique qui, instantanément, aux yeux du monarque incrédule, mais stupéfait, se changea en serpent. La puissance de l'homme, en sa perfectibilité, a produit un prodige bien plus merveilleux encore, en transformant en créateur sublime un simple bâton tournant dans un disque de bois de bouleau.

La découverte du feu n'a-t-elle pas été l'ère initiale de toutes les civilisations humaines. Il fut un jour, au cours d'une période antique — quaternaire, peut-être tertiaire — où un homme agita devant sa tribu, à juste titre émerveillée, un tison qu'il avait allumé lui-même et qu'il pouvait rallumer à sa volonté. La date de ce jour, si elle était connue, serait, certes, la plus mémorable de celles qu'enregistra jamais l'histoire. Ce feu, mystérieux symbole d'une divinité pressentie mais invisible, l'obscur primitif ne l'avait vu, jusqu'alors, que dans les hautes nuées déchirées par la foudre, ou dans la gueule des volcans en éruption... Et voilà qu'il le possède, désormais, en dispose à son gré et peut, dès ce jour, entrer en lutte avec la nature marâtre, avec les hôtes redoutables qui, depuis un nombre inconnu de siècles, possédaient en maîtres cette terre où venait d'apparaître, en intrus timide, désarmé, grelottant en sa nudité, au milieu des frimas et des neiges de l'une des périodes glaciaires, ce pauvre être... futur maître du monde.

Ce qu'avait été jusqu'alors sa misérable existence, qui saurait l'entrevoir, l'imaginer et le dire ? Habitant d'une caverne momentanément vacante, d'un pauvre abri sous roche ou d'une hutte de rameaux grossièrement enlacés, il y rentrait avec la nuit qui s'étendait sur lui dans toute sa longueur. Il y gisait dans les ténèbres, l'oreille ouverte aux moindres bruits et flairant, en frissonnant, l'odeur de la bête furieuse qui rôdait en grondant autour de son gîte usurpé. L'interminable hiver le glaçant en sa demi-nudité le plongeait dans une douloureuse torpeur. Pour nourriture, il n'avait que quelques racines, quelques fruits sauvages et, de temps à autre, la chair de bêtes mortes plus ou moins sanglantes qui entretenaient en lui les appétits d'un cannibalisme féroce ; car, en l'absence de toute proie, n'était-ce pas sur son semblable que se ruait parfois sa lancinante faim ? Pour vêtements, des pagnes de feuillage ou des peaux de bêtes écorchées. Nulle autre arme que la branche arrachée à quelque arbre ou la hache de silex lentement et péniblement taillé par éclats !...

Et c'était ainsi, sans moyen de défense, que ce misérable paria de la création se trouvait au milieu de bêtes colossales dont quelques-unes étaient de redoutables carnivores. La nature avait, à la vérité, détruit à coups de cataclysmes une partie des monstres qu'elle avait produits dans le rut sauvage de ses premiers enfantements. C'est ainsi qu'avaient disparu l'ichthyosaure, effroyablement endenté, le plésiosaure qui dardait d'une sorte

de carapace un long cou semblable à un boa déroulé, le ptérodactyle, horrible amalgame du reptile et de la chauve-souris, le dinothérium aux défenses recourbées en bas comme celles des morses, le mégathérium, le mégalosauve, le hideux iguanodon... mais d'autres animaux contemporains de l'homme leur avaient succédé, les uns d'une construction presque aussi massive, les autres cent fois plus redoutables, puisque au lieu de se repaître d'herbes, de feuillages et de racines, c'est aux êtres vivants qu'ils s'attaquaient... C'étaient le mammouth velu, le rhinocéros aux narines cloisonnées, et surtout les grands félins, dont les tigres et les lions actuels ne sont que les descendants dégénérés, l'hyène vorace, le grand ours des cavernes, haut de deux mètres sur trois de longueur, et autres monstres dont nous voyons, dans nos musées d'anatomie, les ossatures gigantesques, tel que le diplodocus qui vient d'y être installé.

Mais voici que Prométhée est revenu du ciel, lançant au travers des ténèbres le rayon qu'il a dérobé au soleil, en dépit du Jupiter tonnant et, dès lors, tout change de face. L'homme, esclave et martyr de la création, en devient subitement le roi. Rompant la chaîne au bout de laquelle le remorquait l'animalité, c'est elle maintenant qui la traîne, tremblant devant le dompteur inattendu. Les fauves n'osent plus approcher de son antre que garde le dragon de feu, aux langues flamboyantes bien autrement terribles que dagues et poignards. Aussi, plus d'épouvantes nocturnes au cœur de l'homme des cavernes qu'illumine et réchauffe le foyer familial. N'a-t-il pas en main, désormais, l'agent de métamorphoses presque miraculeuses, parfois même de véritables créations?

Le feu lui donne tout, répond à tous ses besoins. C'est par lui qu'il s'attaque aux arbres de la forêt qui, brûlés à leur base, s'effondrent à ses pieds et vont lui fournir des poutres, des solives, matériaux de cabanes moins froides que ses grottes suintantes. Bien plus, des plus gros troncs de ces arbres abattus, ne va-t-il pas se faire des pirogues, sur lesquelles il se hasarderà sur les flots? Plus tard, en de grossiers creusets d'argile calcinée, il fera fondre des métaux qui, manipulés, forgés tant bien que mal, lui fourniront des haches et des poignards de bronze, avec lesquels il pourra, non plus seulement se défendre, mais encore attaquer, face à face, les fauves les plus redoutables, puis des flèches aiguës et barbelées qui atteindront, dans leur fuite éperdue, les quadrupèdes sur la terre et les oiseaux dans l'air. Plus tard encore, de ce même creuset, sortiront des socs de charrue qui lui ouvriront la terre nourricière et progressivement tout le merveilleux attirail de ces outils de formes diverses qui, centuplant les forces de l'homme, en feront le maître incontesté de la matière assouplie et vaincue.

Ce n'est pas tout. En dehors des forces physiques définitivement asser-

vies, il est un élément vital source et régulateur de ces forces, il y a l'Esprit, l'Esprit sublime qui, par cette découverte, a ouvert à l'homme tout un monde où lui ont été révélées vérités et vertus transcendantes. Des religions sont nées dans les splendeurs de ce feu, adoré lui-même comme une divinité primordiale. Le feu a créé la famille, en fondant le foyer, où ont pu naître l'amour, le dévouement, la solidarité des êtres, la notion enfin de ce que sont et doivent être les devoirs privés et sociaux. Le chasseur nomade, le pâtre errant ont désormais une étoile fixe qui, chaque soir, du fond des bois ou des prairies lointaines les rappelle à sa lumière et leur donne sa chaleur. C'est là que l'attendent la femme, la mère, les enfants... c'est-à-dire la vie familiale.

Il y eut, plus tard, des divinations par la fumée des feux des sacrifices. Les prêtres croyaient pouvoir y démêler les images flottantes des choses à venir. Si quelques-uns de ces devins clairvoyants avaient existé dans les premiers âges, que de visions ils eussent vues tourner dans les spirales de ces premiers foyers !... Des sillons d'épis ondoyants, des navires glissant sur des flots... des champs de bataille, aussi couverts de blessés et de morts — mais ils auraient pu y voir, en revanche, des familles heureuses, des cités florissantes, des cortèges de prêtres enveloppés de nuages d'encens... et tout en haut, dans les nuées, des phalanges de dieux de plus en plus vrais, de plus en plus justes, montant, planant, bienveillants et glorieux, dans les lumineuses profondeurs de l'Empyrée.

Voilà ce que vit parfois, sans doute, l'homme Prométhée, dans les radieuses hallucinations de ses rêves.

L'histoire de la découverte du feu s'est lentement effacée de la mémoire du genre humain, au cours de tant de siècles écoulés... Sur un seul point de la terre, il rayonne encore ; mais aussi faut-il dire que ce point n'est rien moins que le sommet culminant du monde, c'est-à-dire le plateau de la haute Asie, où pour la première fois se posa, dans toute son ampleur, le problème des origines et d'où émergèrent toutes les grandes familles de l'humanité terrestre.

Aussi, avec quelle magnificence y fut décrit le rôle de ce Feu divin dont nous retrouvons quelques rayons épars dans l'histoire de chacune des Bibles, histoire ondoyante, flottante et si diversement illuminée par leurs intermittentes lueurs. C'est en Asie que flamboie l'une d'elles, le Rig-Véda, psautier aux chants ininterrompus. Vainement les siècles ont passé sur ce Livre tant de fois millénaire, toujours il resplendit et glorifie le dieu dont il est l'inextinguible flambeau.

Parmi les hymnes innombrables du Rig-Véda, plus de cinq cents invoquent le Feu tout puissant, *Agni* fils des dieux, dieu lui-même, descendu du ciel

sur la terre. Ses naissances et renaissances sont saluées comme autant de miracles, miracles répétés, permanents, devant lesquels l'homme asiatique demeure toujours émerveillé.

Tout s'anime — nous l'avons déjà raconté — tout se divinise autour du jeune dieu naissant. Les deux bois, « mâle et femelle » formant ce fameux *Pramantha* (dont est sorti le nom de Prométhée) deviennent son père et sa mère. Toutefois, ce n'est qu'avec peine et lenteur que se constitue son acte de naissance. C'est par le forceps que naît l'« Enfant de la force ». On le voit poindre faible et pâle dans une première étincelle émergeant d'un peu de fumée. Il lèche d'abord en tremblant le bois qui l'entoure, mais il lui faut plus et mieux ; l'homme lui offre quelques ramilles sèches, la femme l'allaitte de beurre fondu. Et c'est alors qu'il grandit et se fortifie, qu'il darde ses languettes et lance autour de lui des regards étincelants.

Le voilà dès lors en état d'être transporté sur la pierre du foyer, puis sur le gazon de l'autel. Et c'est là, sous une légère aspersion de Soma, qu'il flamboie et s'exalte ; c'est le moment de l'apothéose et quelle apothéose ! Les noms abondent et les qualificatifs s'intensifient : c'est le « Dieu à la barbe d'or », le « Pontife aux sept rayons », le « Héros rouge qui poursuit de ses flèches la troupe des ténèbres », l'« Exterminateur des démons cachés sous la forme des bêtes nocturnes », le « Médiateur, enfin, qui porte au ciel les prières des hommes ». Il est à la fois la matière et l'âme du sacrifice son objet et son principe, car de l'homme qui l'a fait naître, il fait un grand prêtre et du Soma qui l'a enivré, il fait un dieu non moins adoré que lui. Puis le voilà qui, d'un jet, s'élance et monte jusqu'au firmament, pour y rallumer les étoiles qui s'éteignent. Maître et directeur du monde, il les parcourt comme le pasteur inspectant ses troupeaux. Indra lui-même pâlit devant sa splendeur, le soleil se noie dans sa flamme... « O, Agni, s'écrie un hymne védique, dans un accès de lyrisme débordant, tous les dieux sont à toi, en toi et pour toi. »

Mais ce dieu d'une si prodigieuse envergure est un dieu bon ; il sait se restreindre quand il le faut et se réduire à la mesure de l'homme. L'incendie gigantesque ne méprise point l'étincelle d'où il est sorti. Hors du sacrifice, rentré à la cabane, Agni se remet paisiblement à luire dans le foyer pastoral. Il éclaire et réchauffe la famille ; il cuit son pain et ses différents mets. Il est le Génie tutélaire de la maison qui l'abrite, son ami et son commensal. Il sanctifie la demeure et en écarte les pensées mauvaises. Comment pécher dans une maison qui a pour hôte un dieu si merveilleusement pur ? — Un jour, un berger a cru l'avoir offensé. Son âme se trouble, s'émue. « Agni, lui demande-t-il, que me reproches-tu, quelle est mon offense ? » — Une autre fois, un de ses prêtres sent qu'il porte en lui ce même feu divin qu'il vient d'allumer sur l'autel et il s'écrie dans un saint transport : « Lors-

que je pense que cet être lumineux est dans mon cœur, les oreilles me tintent, mon œil se voile, mon âme s'égare... Que dois-je dire et que dois-je penser ? »

Revenons au Prométhée grec, issu de l'engin rudimentaire dont se servaient les Aryens pour allumer leur feu. Cette filiation était toute naturelle, absolument normale. Les choses employées par la main des hommes se personnifiaient bien vite en ces temps de mythologie luxuriante. La vie divine coulait à pleins bords dans ce peuple nourri de mythes, enivré de merveilles. Pramantha devint bientôt Pramathys, « celui qui creuse en frappant », « celui qui dérobe le feu », et c'est ce Pramathys, au travers duquel transparaît visiblement le nom que l'on en fera sortir qui, emporté par les ancêtres de la race grecque des pentes de l'Himalaya dans les vallées de l'Hellade, y arriva à l'état de fétiche renommé, sous la qualification de *voleur de feu* et y fut définitivement appelé *Prométhée* (mot signifiant l'habile, l'avisé, le prévoyant). — Nous allons voir maintenant le génie grec travailler sur cette donnée confuse et tirer du disque à feu des bergers ariens, la plus grandiose figure, la plus haute incarnation du type humain proprement dit.

C'est dans la *Théogonie* d'Hésiode que le Prométhée grec apparut pour la première fois. L'on sait combien, dans le courant d'idées qu'adopta le poète, il fut naturellement entraîné à personnifier tous les éléments, toutes les forces, tous les phénomènes de la nature. Le Soleil et l'Air, le Feu et l'Eau, la Foudre et les Vents... autant de divinités supérieures d'où émanent d'autres divinités secondaires. La conflagration des forces physiques, les éruptions des volcans, les tremblements de terre, les torrents d'eaux diluviennes, ne sont autre chose, pour le poète, que des combats de géants de stature colossale et c'est par la guerre formidable que soutinrent les Titans contre l'olympien Jupiter armé de toutes ses foudres, que nous sont présentées les perturbations d'une époque géologique violemment tourmentée.

Parmi ces Titans de la *Théogonie* figure, au premier rang, le plus noble d'entre eux, c'est-à-dire Prométhée, fils de Japet, engendré lui-même par Ouranos et Ghéa, le Ciel et la Terre. Bien qu'appartenant à la lignée des révoltés, Prométhée n'avait point pris part à l'assaut de l'Olympe, mais il s'était noblement déclaré le patron protecteur des hommes que haïssait Jupiter, parce qu'il les croyait fort capables de s'associer aux rebelles ; de là, entre l'ami des hommes et l'Olympien, sourdes méfiances et colères mal dissimulées. Le regard du Titan et la foudre du dieu croisaient leurs éclairs. Après les soupçons, vinrent les querelles que nous raconte Hésiode ; après les querelles, les sévices. Pour se venger de Prométhée et châtier du même coup la race qu'il protège, Jupiter enlève aux hommes le feu inextinguible. Il souffle sur la surface de la terre et tous les foyers s'y éteignent... Et c'est alors que, dans un élan d'indignation, le Titan fait l'escalade du

ciel, sur un char ailé que lui a prêté Pallas Athénée, puis audacieusement, follement, fonce sur le soleil et lui arrache une étincelle « qu'il cache dans la tige creuse d'un roseau » — manifeste réminiscence du Pramantha et du bâton qu'y faisait tourner le pasteur védique.

Mordu au cœur, Jupiter d'autant plus furieux qu'il était honteux d'avoir été trompé, se venge sauvagement, comme le font d'habitude les autocrates. Il fait enchaîner Prométhée, ordonne à Vulcain de le clouer sur un rocher, en même temps que lui-même lance, sur le supplicié, son aigle, symbole de toutes les férociétés... Et cet aigle rongera le foie du sublime martyr et ce foie repoussera sans cesse, pour offrir une éternelle proie au rapace hideux et sanguinaire !

Supplice horrible ! dira-t-on, eh bien ! la vengeance du dieu n'était pas encore assouvie. Avant de l'y envoyer à ce supplice monstrueux, Jupiter avait dit à Prométhée : « Fils de Japet, tu m'as trompé, tu as dérobé le feu divin pour le donner aux hommes, mais sache que je leur enverrai, à ces hommes que tu aimes et que je hais, un fléau qui sera d'autant plus terrible qu'ils l'accepteront comme un bienfait et qu'ils s'y abandonneront avec toute la folie d'un amour aveugle et qui s'obstine à rester dans son aveuglement. »

Le fléau annoncé par Jupiter, c'était Pandore, l'Ève païenne, mais complétée par de délicats et subtils accessoires que n'eussent jamais pu inventer les Hébreux primitifs dans leur grossier matérialisme.

Jupiter fit donc pétrir de la terre et de l'eau, afin d'en modeler le corps de la future séductive, avec ordre de la faire aussi belle que les plus belles déesses de l'Olympe — et c'est, ici, qu'une mélancolique et touchante légende ajoute que ce n'était pas avec de l'eau, mais avec des « larmes » que fut détrempée cette « fange charmante », image saisissante de toutes les puissances de douleur que possède la femme et qu'elle peut exercer sur l'homme. Et quand les dieux, eux-mêmes, eurent paré et orné la vierge divine, ils l'envoyèrent aux hommes qui, dans cette Pandore dont ils ne soupçonnaient pas la perfidie, n'embrassèrent en elle rien d'autre que la civilisation qui venait vers eux, brillante et tentatrice, pour corrompre leur native innocence.

Et, ainsi que l'avait prévu l'astucieux Jupiter, les pauvres hommes tombèrent dans le piège qu'il leur avait tendu. Comme Adam avait mordu à la pomme d'Ève, ces hommes s'éprirent de la beauté de Pandore et d'autant plus qu'un mystère s'attachait à sa personne. Elle leur apportait un grand vase scellé que lui avait remis le maître de l'Olympe, avec l'expresse recommandation de le laisser fermé. Mais Jupiter connaissait bien les femmes. Il savait fort bien que l'inconnu les attire, les fascine. Écarter les voiles, divulguer les secrets, c'est l'instinct natif de leur âme, l'irrésistible titillation de

leurs doigts... Pandore ouvrit donc le vase et tous les maux que les dieux méchants y avaient enfermés, misères et maladies, haines, violences, crimes et guerres, s'en échappèrent aussitôt, couvrant de leurs longues ailes noires la surface du monde entier. Seule, l'Espérance était restée au fond... mais ne s'envola point, hélas ! car Pandore épouvantée avait subitement — et trop tôt — refermé le couvercle !

Belle et poétique légende, mais combien navrante aussi. Oui, tout au fond de l'âme assombrie des hommes, est restée l'Espérance. Captive divine, elle la colore, il est vrai, des teintes fugitives de l'arc-en-ciel ; mais combien décevants sont ces mirages ! La sachant fallacieuse, ne devraient-ils pas s'en détourner, tôt ou tard ? Ils le devraient sans doute. Hélas ! cela les empêche-t-il, tant est grande leur soif de bonheur, de se laisser toujours prendre à ses si doux mensonges ? Cent fois trompés par elle, ils lui demandent de mentir encore et de leur chanter, d'une voix de berceuse, des promesses... qu'elle ne tiendra jamais !

L'horrible supplice de Prométhée, d'après le décret de Jupiter, devait durer trente mille ans. Mais Hercule hâta sa délivrance. Il y avait sympathie native, fraternité d'âmes entre le jeune héros et le vieux Titan. Tous deux, amis des hommes et martyrs des dieux, en même temps que champions du droit et de la justice, ils se redressaient contre les tyrans et s'inclinaient vers les opprimés. Le bienfaiteur appelait le libérateur. Hercule s'achemina donc, un jour, à travers les rochers et les précipices, vers le sommet où Prométhée se tordait dans ses chaînes. Il tendit son arc formidable et de sa flèche il transperça l'aigle, au moment où, dans son vol circulaire, le rapace allait de nouveau s'abattre sur sa proie. Après quoi, il brisa les chaînes du martyr.

Prométhée resta longtemps honoré en Grèce et presque adoré, mais avec une sorte de restriction craintive. La reconnaissance des hommes trop bruyamment proclamée envers l'ancien ennemi de l'Olympe, aurait pu offenser les dieux. Toutefois, chaque année, une fête spéciale — celle des *Lampadaphories* — réveillait glorieusement sa mémoire, en imitant la fuite du larron sublime, après qu'il eut volé un rayon du soleil. Ce jour-là, une cavalcade de jeunes gens partait au galop d'Athènes et se dirigeait vers Colone, lieu de naissance de Prométhée. Le chef de la cavalcade agitant une torche allumée au feu d'un sanctuaire. Si elle s'éteignait au vent de la course, il la passait à l'un de ses compagnons qui la rallumait en courant toujours, celui-ci à un troisième... et le flambeau passait ainsi de main en main, jusqu'à ce que le vainqueur le déposât, allumé, sur le sombre autel du Titan.

Telle fut la légende de Prométhée, légende rudimentaire, mais combien suggestive et riche en trésors de poésie et d'interprétations de l'importance la

plus haute. Eschyle s'en empara d'une main puissante, l'élargit et l'idéalisa plus et mieux que personne (1). Le génie paracheva le géant.

Prométhée est le Titan justicier dont la caractéristique fondamentale fut d'être l'ennemi de Jupiter, l'autocrate olympien et de ce fait est devenu l'émancipateur primitif dont procédèrent toute libre énergie, toute lumière ultérieure arrachée au jaloux roi du ciel qui voulait en dépouiller les hommes. C'est entre ses noirs nuages que se dissimulait le dieu des foudres ; mais l'audacieux Titan, d'un geste sublime, transperça ces nuages, d'où jallit le lumineux éther, en son immaculée virginité.

Ce que nous apprend cette légende, c'est que chacun de nous doit tirer de lui-même sa Pallas, c'est-à-dire sa sagesse, son énergie, sa libre volonté. Elle est directement contraire aux rédempteurs d'office, aux privilèges qu'octroient le bon plaisir, l'arbitraire et la grâce des Potentats célestes, et ce qui à leurs yeux rend irrémissible le crime de Prométhée, le noble revendicateur, c'est qu'il a tiré de l'Olympe, lui-même, l'étincelle dont fut allumée par lui l'âme humaine, jadis obscure, aujourd'hui lumineuse. Au rebours des divinités impassibles, Prométhée « a eu pitié » et cela le divinise, le fait dieu par-dessus les dieux.

Quel spectacle nous offre ce mythe en sa prophétique signification qui, ultérieurement, devait s'appliquer à tant de spectacles semblables ! D'un côté, lié, cloué, crucifié est le Fils de la Loi. D'autre part, tout puissant, inviolable et sacré, est l'autocrate ennemi de la Loi. Ce Jupiter antique fut le Jéhovah de la Grèce, vindicatif, jaloux, se vengeant de culpabilités prétendues... Heureusement qu'Hercule est là, qui, l'arc en main, tuera l'aigle sur le corps sanglant de sa victime, tandis que le Jéhovah grec, comme le Jupiter de la *Légende des siècles* (2) devra tomber à genoux devant la Loi, devant le Droit, devant la Justice immanente.

Mais — nous suivons le drame d'Eschyle — avant le triomphe de cette Justice, quels cris d'indignation, de colère et de douleur, poussera le noble martyr dans sa sombre agonie ! Pas d'autres regards, sur son gibet, que ceux des astres impassibles, pas d'autre foule que celle des flots insoucians qui passent et repassent devant lui. Ce sont ces témoins muets qu'il interpelle. C'est cette Nature qu'il atteste et à laquelle il ouvre son cœur déchiré.

« O divin Éther, Vents aux ailes rapides, toi, Terre, mère de toutes choses et toi, Soleil, dont le regard pénètre tout, regardez-moi, voyez ce que, dieu moi-même, je souffre par les dieux. J'ai fait du bien aux hommes et

(1) Eschyle a composé toute une trilogie sur l'histoire semi-légendaire, semi-réelle de Prométhée : *Prométhée porte-feu*, — *Prométhée enchaîné*, — *Prométhée délié*. Il ne nous reste, avec le second de ces trois grands drames, qu'un seul vers du premier et quelques fragments du troisième.

(2) Voir, dans *La Légende des siècles* de Victor Hugo, les pages étranges et magnifiques intitulées *Le Satyre*.

me voici enchaîné; je leur ai apporté l'étincelle divine et c'est pour ce crime que je suis torturé. » (Eschyle, *Le Prométhée enchaîné*.)

Cet appel déchirant et grandiose s'adresse, on le voit, à des êtres de même substance que la sienne. Une parenté primordiale l'unit à toutes les puissances matérielles — Personnifications cosmogoniques.

Ne pourrait-on dire qu'il y a de l'atmosphère dans son haleine et dans les souffles de sa colère, du feu souterrain dans l'âcre sang qui brûle ses veines?... Aussi, toute la Nature va-t-elle s'émouvoir et souffrir de ses douleurs. La vie universelle se sent atteinte dans son corps meurtri. Le flot marin mugit en tombant sur le flot. Les sombres profondeurs de l'Hadès frémissent et grondent. Les fleuves pleurent sur cet abominable attentat...

Et voilà qu'en effet se fait entendre comme un battement d'ailes qui se dirigent vers le captif. Prométhée s'en inquiète, tout d'abord. Serait-ce un vol de dieux cruels désireux de venir contempler sa misère?... Mais un chœur de voix amicales vient bientôt dissiper son effroi. Du tourbillon flot tant qui s'approche sortent des paroles tendres et caressantes : « Ne crains rien, lui crient des voix lointaines, nous sommes une troupe amie et nous venons vers toi, sur ce rocher où tu gémis. Le retentissement des chaînes qui te mordent a pénétré jusqu'au fond de nos grottes humides. »

Quelles sont donc ces visiteuses imprévues? Ce sont les Océanides, filles de Thétis et de l'Océan, non reines des mers, mais des rivières, des ruisseaux et des fontaines, bienfaisantes et douces comme les eaux qu'elles épanchent (1)

« Qui donc, parmi les dieux, s'écrient-elles en élevant leurs bras, a le cœur assez dur pour se complaire en tes tourments? Qui ne devrait compatir à tes maux si ce n'est Jupiter. » Elles lui demandent de leur raconter son histoire et Prométhée, dans l'indignation de son âme, leur dit ce que furent ses luttes avec le Tyran qui hait les hommes, alors que lui, qui les aime, a éveillé leur intelligence, les a initiés à la culture de la terre, ainsi qu'à la pratique de tous les arts.

(1) Il y avait, au Musée du Luxembourg, — il y a peut-être encore, à moins qu'on ne l'ait transférée au Musée du Louvre — une belle toile du peintre Lehmann représentant le supplice de Prométhée.

Sous un ciel ténébreux s'étend le sinistre décor d'un paysage de montagne. D'énormes blocs, que zèbrent de livides lueurs, s'élèvent de tous côtés, dans leur nudité sauvage. Mais, sur l'un d'eux, se convulse le corps d'un homme, d'un homme enchaîné... C'est Prométhée, auprès duquel se tient un aigle — l'aigle de Jupiter — qui, les ailes étendues, lui fouille implacablement les entrailles de son bec ensanglanté.

Et ce qui rend le spectacle touchant, c'est que sur les roches plates qu'entourent des vagues dormantes, sont étendues une dizaine d'Océanides qui se lamentent en se tordant les bras... tandis que l'une d'elles, soulevée par un spasme de douleur éperdue, s'élève et flotte dans l'espace, s'efforçant de rejoindre le martyr torturé. — Scène étrange, fantastique! — L'auteur de la toile avait-il quelque notion des phénomènes de lévitation, pour oser faire ainsi planer, en l'air, l'une de ces Océanides si gracieusement représentées par son pinceau?

— N'as-tu rien fait de plus pour eux ? demandent les Océanides.

— Si, répond-il sur un ton de tristesse infinie, j'ai tâché de les empêcher de redouter la mort.

— Et par quel remède les as-tu guéris de ce mal ?

— J'ai mis, dans leur cœur, la « vague » Espérance.

Est-ce Prométhée, seulement, qui parle ainsi par la bouche d'Eschyle ?...

Non, c'est l'Humanité entière, glorifiée, divinisée, qui a condensé dans un type unique, dans une personnalité fictive, ses efforts séculaires, ses inventions laborieuses, ses conquêtes opiniâtement poursuivies et qui, du fond de sa misère native, de sa douleur éternelle, les oppose fièrement aux Fatalités jalouses qui lui disputent sa place au soleil.

Le Prométhée d'Eschyle n'a pas seulement la grandeur, il a de plus le mystère qui fait partie de sa majesté. Noyé dans les ombres des mythes confus qui l'entourent, il dresse sa tête de visionnaire vers les aurores d'une foi nouvelle. Un nuage d'où sortent des lueurs prophétiques enveloppe sa montagne. Du haut de son Sinaï scythique, il propose, comme le sphinx de Thèbes, des énigmes dont l'esprit humain cherche encore le mot inconnu. Le libérateur qu'il prédit n'est-il pas l'Hercule annoncé par la tradition, ou faut-il y voir ce « Dieu inconnu » auquel Athènes, poussée par une inspiration mystérieuse, érigait un autel de temps à autre (1) ?

Qui saurait le dire ? La pensée du poète, certes, déborde parfois sa parole, mais elle reste muette, bien que ses réticences lui mordent les lèvres et qu'il comprime à peine des cris qui l'étouffent. Il est évident qu'Eschyle n'avait pas encore la conscience lucide des éclairs d'intuition qui traversaient son esprit et qu'il avait, sur le droit et la justice, sur la discordance des dieux défectueux de son culte polythéiste, avec la hauteur de sa pensée religieuse, des idées dont l'heure d'éclosion n'avait pas encore sonné ; mais ces idées qui flottaient aussi dans les hautes sphères du monde hellénique, furent condensées par lui dans un drame dont la légende semblait les contenir et en prophétiser l'ultérieure réalisation...

Toujours est-il que le Christianisme se hâta de l'affirmer. Dès son avènement, il crut voir dans Prométhée une sorte de précurseur. Pour certains Pères de l'Église, le martyr du Caucase invoquant un rédempteur éloigné, avait entrevu le futur crucifié du Golgotha et il l'avait salué, d'un gîbet à l'autre, à travers les siècles. « *Verus Prometheus, Deus omnipotens, blasphemis lacinatus.* »

Voilà le vrai Prométhée, le Dieu tout puissant transpercé par les blas-

(1) « Hommes athéniens, dit saint Paul convoqué par l'aréopage, en passant et en regardant vos divinités, j'ai trouvé un autel sur lequel il y a cette inscription : *À Dieu inconnu*, eh bien celui que vous honorez sans le connaître, c'est celui que je vous annonce. » (*Actes des apôtres*, XVII, 22, 23.)

phèmes, s'écriait Tertullien montrant le Christ aux Gentils. Ailleurs, il parle de la croix du Caucase. Un autre Père tire hardiment un anagramme divin du nom du Titan qu'il appelle *Protheus*, symbole et prototype de l'Homme-Dieu. En dépit de la dissemblance des supplices, l'inspiration chrétienne rêva des concordances mystérieuses entre la Passion du Titan et celle de Jésus. Le bec de l'aigle déchirant son flanc, lui rappelait le coup de lance qui avait percé celui du crucifié. Les Océanides assistant à son agonie, lui apparaissaient comme les figures lointaines des saintes femmes pleurant au pied de la croix. C'est ainsi que Prométhée, rattaché au Christ par ces analogies mystiques et baptisé par le feu du tonnerre païen, passa à l'état de révélateur et d'annonciateur.

Mais ce Prométhée religieux, étant donné qu'on admette cette assimilation faite par les Pères de l'Église chrétienne, n'est qu'une des incarnations successives du géant d'Eschyle. Sous son double aspect de conquérant et de supplicié, il reste toujours en spectacle au monde. Depuis sa descente du Caucase, le Titan, toujours en marche, toujours en action, n'a pas cessé de dérober les dieux. L'histoire de la civilisation est faite des glorieuses récidives du premier vol. Du feu qu'il avait ravi au ciel, s'est dégagée l'étincelle qui va d'un bout à l'autre de la terre...

Rien n'empêche l'imagination exaltée par ce mythe grandiose, de tirer d'autres conséquences, de faire d'autres comparaisons saisissantes. Toujours le même est le destin du martyr. Toujours, il est puni pour ses bienfaits. Il expie son génie par la souffrance et la dérision, car la jalousie des dieux qui, chez les hommes, se change en ingratitude, poursuit toujours le chercheur, l'inventeur inconnu.

Sous mille figures changeantes, Prométhée revient, d'âge en âge, à son rocher d'agonie. Sous les noms différents que lui donne l'histoire à travers les siècles, il reprend, ici, ses anciennes chaînes, sous les fers de Christophe Colomb, s'agenouille avec Galilée sur la terre qui tourne, mais que le Saint-office décrète immobile, monte sur le bûcher de Giordano Bruno, en lançant à la face de ses juges infâmes sa foudroyante apostrophe : « Vous avez plus peur de prononcer votre sentence que moi de l'entendre ! »

Prométhée est resté la voix inextinguible de ces douleurs et de ces colères. Un ciel nouveau s'est étendu sur sa tête, son roc a changé de place et de forme, ses bourreaux le torturent sous d'autres masques, d'autres aigles tournoyants et féroces se relaient sur sa plaie incessamment élargie... Mais Eschyle reconnaîtrait encore son Titan, dans ce Prométhée transformé qui n'est autre, en somme, que l'Homme, éternel martyr (1).

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

(1) Paul de Saint-Victor (*Les deux masques*).

NOTES MANUSCRITES D'ALLAN-KARDEC

Nous avons eu la bonne fortune de retrouver, au milieu de vieux papiers remontant pour la plupart à un demi-siècle, une quantité de feuilles manuscrites d'Allan Kardec. Au lieu de les incinérer respectueusement notre rédacteur en chef a bien voulu les emporter et les lire afin d'en extraire ce qui pourrait offrir quelque intérêt aux abonnés de la *Revue Spirite*.

L'ensemble de ces notes forme une étude succincte sur les Religions, divisée en quatre chapitres ou plutôt en quatre collections de notes réunies sous une même couverture et qu'il a intitulées :

Étude des Religions

I. — Introduction.

II. — Nécessité d'une religion. Recrudescence du matérialisme.

III. — Liberté de conscience. Droit de changer de religion.

IV. — Décadence des religions.

Nous ne prétendons pas publier toutes ces notes qui composaient pour le Maître les matériaux divers qu'il avait réunis à pied d'œuvre pour élever un ouvrage qu'il n'a pas eu le temps d'édifier. Nous donnerons un certain nombre de pages à nos lecteurs qui éprouveront, à relire les vieilles notes d'Allan Kardec, la saveur que l'on trouve à un fruit dont on n'avait pas goûté depuis longtemps.

Nous n'affirmons point que ces pages seront présentées dans l'ordre que l'écrivain devait régler lui-même, ni que seront à leur place les notes nombreuses qui y sont attachées, mais nous en extrairons le meilleur afin de composer quelques articles qui feront comprendre l'idée du grand philosophe que fut l'initiateur et le propagateur du Spiritisme.

Nous séparerons par des astérisques les notes qui semblent se rattacher à chaque chapitre et qui ont cette grande valeur à nos yeux que, sortant de son cerveau, elles ont été tracées par sa main. Enfin le lecteur considérera que ces idées ont été émises il y a cinquante ans et que depuis qu'Allan Kardec les jetait sur la terre, elles ont germé.

LA RÉDACTION.

Étude sur les Religions comparées à la Philosophie Spirite

INTRODUCTION

Lorsque les Esprits sont venus révéler aux hommes les lois nouvelles de la nature qui ont fait du spiritisme une doctrine, ils ont dit : « Voilà les principes ; à vous de les élaborer et d'en déduire les applications. » Ce que nous avons fait maintes fois pour les questions scientifiques, nous le faisons maintenant pour la question religieuse. C'était d'ailleurs une opinion générale que le spiritisme devait tôt ou tard aboutir à une modification dans les croyances ; cependant quand nous avons dit que ce n'était pas une religion, nous étions dans le vrai et nullement en contradiction avec ce que nous faisons aujourd'hui.

Le spiritisme, en effet, n'est, par lui-même, qu'une doctrine philosophique bâtie sur des faits exacts et des lois naturelles encore inconnues ; mais par son essence, cette doctrine, en modifiant profondément les idées, touche à toutes les questions sociales, et par conséquent à la question religieuse, comme à toutes les autres. Est-ce que toutes les philosophies ne s'en occupent pas ? puisqu'elles commentent les bases de toutes les religions, c'est-à-dire Dieu, l'origine et la nature de l'âme ? La philosophie matérialiste ne s'en occupe-t-elle pas aussi au point de vue de la négation ? le panthéisme par son système de fusion dans le tout universel ? Il est même impossible qu'une philosophie n'aborde pas ces questions dans un sens ou dans un autre. Le spiritisme pouvait donc s'en occuper de son côté à l'aide des éléments nouveaux qu'il précède ; mais ce n'est pas là ce qui constitue une religion, autrement toutes les philosophies seraient des religions.

Le spiritisme, dans son acception primitive la plus simple, consiste dans la croyance aux rapports qui peuvent s'établir entre les vivants et les âmes, ou Esprits, de ceux qui ont vécu ; d'où la preuve matérielle de l'existence, de la survivance et de l'individualité de l'âme, base de toute religion. Quiconque admet ce principe est spirite, et comme il est indépendant des dogmes, nous étions dans le vrai quand nous disions qu'on pouvait être catholique, juif ou protestant et spirite en même temps ; et la preuve en est qu'il a recruté dans toutes les sectes, sans en excepter l'islamisme, des adeptes qui n'ont pas, pour cela, renoncé à leurs croyances particulières, ni à la pratique des devoirs de leur culte.

C'était même, à l'origine surtout, un point très essentiel à faire ressortir pour ne pas heurter les consciences timorées. En froissant, dès l'abord, les idées reçues, le spiritisme se serait aliéné les sympathies d'innombrables

individus qui sont devenus ses adhérents. Il y aurait donc eu imprudence et imprévoyance manifestes à proclamer son incompatibilité avec les croyances religieuses, et à dire à ceux qui venaient à nous avec quelque hésitation : vous ne pouvez être spirites si vous n'abjurez pas votre foi. C'eût été une insigne maladresse, et c'est ce que n'ont pas compris ceux qui l'ont fait par suite d'un zèle trop peu réfléchi. En faisant scission ouverte avec les diverses communions, le spiritisme se serait isolé, affaibli, et il en eût éprouvé un irréparable retard dans sa marche ascendante. Il eût, en outre, agi contre le but qu'il se proposait : le rapprochement des sectes dans un commun sentiment de fraternité, en se posant lui-même comme point de contact. Avant tout, il fallait propager l'idée fondamentale; lui laisser le temps de s'affirmer, de s'infiltrer, de prendre racine, et en attendre patiemment les fruits qui ne pouvaient mûrir avant la saison.

Le spiritisme est toujours le même quant à son principe; seulement il a marché de découvertes en découvertes, de déductions en déductions; or, il ne faut pas se dissimuler que les conséquences qui découlent de certaines observations sont en contradiction avec quelques croyances, comme il en a été de certaines découvertes de la science; mais ce n'est pas ce qui en fait une religion.

Il faut distinguer l'idée religieuse de la religion proprement dite. L'idée religieuse est générale, sans principes de détail arrêtés, sans réglementation quelconque. La religion a un caractère particulier de précision qui consiste non seulement dans une communauté de croyances bien déterminées, mais dans la forme extérieure de l'adoration, dans l'accomplissement de certains devoirs, et dans le lien qui unit les adeptes. C'est ce que n'a jamais eu le spiritisme, et c'est pour cela qu'il n'a pas été une religion. On est spirite parce qu'on sympathise avec l'idée qu'il renferme, comme on est cartésien, platonicien, spiritualiste ou matérialiste, mais non par une profession de foi ou une consécration quelconque.

Cependant, si l'idée religieuse est livrée à elle-même, elle tombe bientôt dans l'anarchie; faute de fixité de principes, elle erre dans le vague, et l'indifférence ne tarde pas à prendre le dessus. Il lui faut un guide, une sorte de programme pour apprécier la pensée, un stimulant contre l'insouciance. Elle trouve cela dans la forme religieuse. Isolée, l'âme s'étiole ou s'exalte; dans les assemblées, elle s'élève et se reconforte; par des instructions verbales, sagement calculées et appropriées aux circonstances, elle s'éclaire souvent mieux qu'elle ne pourrait le faire par la lecture. Voilà pourquoi une religion est nécessaire; nous disons plus: c'est un besoin. Mais pour qu'elle atteigne le but, il faut qu'elle remplisse certaines conditions.

Le spiritisme par lui-même n'est point une religion, mais une simple philosophie. Religion veut dire : *lien*. Cependant l'opinion générale, à l'apparition du spiritisme, a été qu'une nouvelle religion naissait ; ceux qui y voyaient les fondements d'une nouvelle religion étaient peut-être dans le vrai ; cependant tant qu'il n'établirait aucun lien entre les adeptes, il n'était pas plus une religion que toutes les autres déclarées philosophiques. Ce n'était pas une religion mais on pouvait en déduire une religion ; c'est ce que l'on prétendait ; mais il ne fallait pas se hâter de présenter le spiritisme sous ce point de vue ; ç'eût été lui susciter trop d'ennemis, et il en avait déjà assez sans cela ; il fallait laisser s'accréditer les idées fondamentales ; il fallait en outre que le besoin d'une réforme se fit de plus en plus sentir ; aujourd'hui le temps est venu d'en déduire les conséquences religieuses en leur donnant une forme régulière ; mais sauf la forme, l'idée principale est donc formée de toutes les consciences ; nos adversaires ont pris soin de nous aplanir la route.



Le spiritisme est encore à l'état de doctrine individuelle et non encore à celui de doctrine collective ; c'est pourquoi il n'a pas les liens nécessaires pour constituer solidement les agglomérations d'individus ; c'est une question de temps.

Nous avons, à plusieurs reprises, dit que le spiritisme n'était pas une religion, sommes-nous aujourd'hui en contradiction avec nous-mêmes ? En aucune façon. En disant que le spiritisme n'était pas une religion nous étions dans le vrai, parce qu'en réalité c'était une science nouvelle, une doctrine philosophique ; mais nous avons dit que, comme philosophie, il avait des conséquences religieuses ; que, par sa nature, il touchait à toutes les questions sociales, politiques et religieuses ; car ce sont ces conséquences que nous déduisons aujourd'hui ; nous ne pouvions le faire avant que le spiritisme n'eût complété des éléments constitutifs, et en outre qu'il fallait attendre le moment propice.

Le spiritisme était donc complété, autant que les observations ont pu le permettre, dans ce que lui réserve l'avenir, mais suffisamment pour former un ensemble, un corps de doctrine ; ce sont les conséquences que nous allons en déduire aujourd'hui par son application à la *Religion du progrès*.

— La religion du progrès n'est point la religion spirite, ni le spiritisme transformé en religion ; c'est une religion qui s'assimile les doctrines spirites comme l'un de ses éléments, parce que le spiritisme est une réalité et un progrès ; de même qu'il s'assimilera toute découverte ou toute doctrine

qui sera reconnue une vérité et un progrès, comme elle se serait assimilée le panthéisme si le panthéisme eût été une vérité et un progrès.

Mais il ne s'ensuit pas qu'il adoptera ou patronnera instantanément toutes les idées nouvelles, tous les systèmes même conçus dans de bonnes intentions et ayant de l'avenir; comme elle ne doit reposer que sur des bases sérieuses et non sur des utopies, elle ne s'assimile les idées nouvelles que lorsqu'elles sont arrivées à l'état de *vérités pratiques*, et lorsqu'elles ont été sanctionnées par l'expérience. — Seulement à l'encontre de la plupart des religions, elle n'y fait point d'apparition, parce que si ce sont des erreurs ou des utopies, elles tomberont d'elles-mêmes; et si elles sont vraies et utiles au bien de l'humanité, au développement des facultés morales et intellectuelles, elles ne peuvent porter préjudice à la religion du progrès, puisque celle-ci se les assimile.

Par une conséquence de ce principe progressif sur lequel elle est fondée, s'il était un jour démontré qu'un des articles de son symbole fût une erreur, elle le retrancherait ou le modifierait.

Le spiritisme indique son véritable caractère; il doit être un progrès sur toutes les doctrines qui existent, et doit suivre le progrès des idées, des arts et des sciences.

La doctrine chrétienne est un progrès sur les croyances païennes.

La doctrine spirite est un progrès sur la doctrine chrétienne, en ce sens qu'elle la développe et la complète par la révélation de nouvelles lois.

Elle est un progrès parce qu'elle fait connaître de nouvelles lois de la nature, et qui ont des conséquences immenses pour la famille, le bonheur présent et futur.

Le nom de religion spirite eût été trop spécial; il n'eût annoncé qu'un point de la croyance, un fait particulier.

..

Le spiritisme est une science, de même qu'on peut être naturaliste et appartenir à toute religion, on peut être spirite et être catholique, mahométan ou chinois.

Le spiritisme n'est point une religion, mais il explique certains faits de religion, comme toutes les autres sciences.

Il ne peut au premier abord paraître contredire certains points de la religion comme les autres sciences qui ont paru contraires même à l'existence et à l'immortalité de l'âme; mais on a reconnu cette erreur, et de même que la religion s'est mise d'accord avec la science, elle se mettra d'accord avec le spiritisme.

..

Dans les premiers temps du christianisme on a dit des païens : *Les dieux s'en vont*. On peut dire aujourd'hui des sectes chrétiennes : les mystères s'en vont ; les miracles s'en vont ; la foi aveugle s'en va ; les cléricaux s'en vont.

Les bons de messes et les indulgences sont un papier-monnaie déprécié et qui bientôt n'aura plus cours.

Une question tout d'abord : suis-je, oui ou non, libre d'avoir une opinion religieuse ; de me faire une religion à ma manière ? — Oui. — Suis-je libre de publier mes idées ? — Oui. — Est-ce que j'impose mes opinions à qui que ce soit ? même aux spirites ? — Non. — Je formule mes croyances parce que c'est mon droit ; à chacun de les juger comme il l'entendra. Ceux qui les trouveront bonnes les adopteront ; ceux qui les trouveront mauvaises les rejetteront (En expliquant avec clarté et précision les bases sur lesquelles elles s'appuient, et leurs conséquences sociales, je donne le moyen de les apprécier).

Il n'y a donc contrainte pour personne ; pourquoi me refuserait-on une liberté que chacun revendique pour soi ?

Vous détruisez le catholicisme, me dira-t-on : à cela je réponds d'abord que si le catholicisme est l'œuvre de Dieu, et la vérité absolue, il est indestructible ; mais s'il peut être détruit, c'est qu'il n'est pas l'œuvre de Dieu, à moins de dire que l'homme est plus puissant que Dieu. Craindre qu'une nouvelle croyance puisse le supplanter, c'est accuser sa faiblesse. Les terreurs qu'a fait naître à ce sujet le spiritisme dès son origine ont prouvé le peu de confiance en sa stabilité.



Est-ce que le protestantisme et toutes les sectes dissidentes qui semblent séparées depuis l'origine ne l'ont pas battu en brèche ? Est-ce que les rationalistes et les libres-penseurs de nos jours ne le sapent pas tous les jours par sa base ? — Est-ce que le matérialisme, que tant de gens préconisent, n'en est pas la négation la plus absolue, puisqu'il est la négation du principe même de toute religion, de Dieu et de l'âme ? Si donc on leur concède le droit d'éveiller leur pensée, pourquoi me refuserait-on celui d'émettre la mienne ?

Encore une fois, je parle en mon nom personnel, et non pas même au nom de tous les spirites ; je trace un plan comme d'autres l'ont fait, comme d'autres ont droit de faire.



Un catholicisme libéral est-il possible à côté du spiritisme ? et peut-on l'établir ?

Non, parce que le catholicisme n'admettant pas le libre examen des dogmes ne saurait les modifier, sans quoi il ne serait plus catholique.

Dès lors qu'on aura mis la coignée dans un dogme on voudra la mettre dans un autre et ainsi de suite. Puis une réforme du catholicisme aurait peu de partisans, elle ne satisferait ni les uns ni les autres, elle aurait trop peu et encore trop, il faut que le catholicisme reste ce qu'il est ; ce n'est point le spiritisme qui se transforme en religion, c'est plutôt une religion qui sort du spiritisme, elle aura l'avantage de fixer les croyances de ceux qui l'embrasseront, ce à quoi nul n'est obligé, car elle ne s'impose à personne.

Mais alors, dira-t-on, c'est une secte dans le spiritisme ; une secte, soit, mais avec cette différence que ceux qui y entreront n'en considéreront pas moins comme des frères ceux qui resteront en dehors, et ne leur jetteront pas la pierre ; la religion est une forme définie du spiritisme, mais les spirites, à *quelque secte qu'ils appartiennent*, sont tous des membres de la même famille.

..

La Religion spirite ne vient point s'imposer ni se substituer par la force à aucun autre culte, mais se mettre sur les rangs et subir les chances de la concurrence. Un fait incontestable c'est l'invasion que le doute et l'incrédulité ont faite dans tous les cultes ; il y a donc une notable partie de la population qui flotte dans l'incertitude ou qui, de fait, n'est plus d'ancienne religion. C'est à ceux-ci que la croyance spirite s'adresse ; elle leur dit : La nourriture intellectuelle qu'on vous a donnée jusqu'à ce jour ne vous a pas rassasiés ; le vide s'est fait dans vos croyances : je viens combler ce vide et donner à votre esprit l'aliment qui lui manquait ; acceptez-moi si vous me comprenez *et si vous me trouvez à votre gré*.

ALLAN-KARDEC.

Toutes ces feuilles manuscrites étant détachées et mêlées, nous avons eu quelque peine à classer les pensées du Maître que nous donnons afin de les faire revivre seulement.

LA RÉDACTION.

A propos du Médium Miller

Les séances de Miller, données à Paris en juin, juillet et septembre 1908, devant des centaines de personnes notables, ont laissé une impression profonde dans l'esprit des assistants. Quelques-uns restent sceptiques cepen-

dant. Les dispositions prises, nous disent-ils, ont eu pour conséquences d'annihiler nos sens et de supprimer tout moyen de contrôle. Quel jugement pourrait-on formuler, lorsque l'usage de la vue est suspendu par le fait d'une obscurité presque totale, l'ouïe par le bruit des causeries et des chants, le tact par l'ordre de faire la chaîne et la défense de toucher aux apparitions? Ne dirait-on pas que tout est combiné de façon à favoriser la fraude, à faciliter les supercheries? La tente est soigneusement gardée et entourée par des amis du médium, qui restent les témoins immédiats et privilégiés des faits, tandis que la plupart des assistants sont placés à distance, de façon à ne distinguer que des formes vagues et confuses.

Malgré toutes les objections et les critiques qui nous sont faites, nous persistons à dire et à croire qu'il est, dans les séances de Miller, un certain nombre de phénomènes dont l'authenticité n'est pas contestable. Ce sont ceux dont nous allons parler ici. Nous avons assisté à onze des séances données par Miller et toujours en d'excellentes conditions d'observation et de contrôle. Tout ce que nous allons relater, nous l'avons donc vu, de nos propres yeux, et, en dehors de nous, une moyenne de vingt personnes au moins par séance, favorablement placées, peuvent en porter témoignage.

Dans la séance du 25 juin, chez M^{me} Noeggerath, 22, rue Milton, Miller fut l'objet d'une étroite surveillance et d'un rigoureux contrôle. Nous laisserons, pour les détails de cette séance, la parole à M. Gaston Méry, directeur de l'*Écho du Merveilleux*, qui fut longtemps notre adversaire et dont le témoignage n'en aura que plus de prix aux yeux des sceptiques :

« J'avais été désigné, avec M. de Vesme, directeur des *Annales des Sciences psychiques*, M. le pasteur Benezech et M. Blech, rédacteur au *Matin*, pour prendre, vis-à-vis du médium, toutes les précautions de nature à répondre aux objections des sceptiques.

« M^{me} Noeggerath habite au deuxième étage. Nous avons attendu Miller dans la rue. Il est arrivé seul, à pied, en fumant son cigare. M. Klebaer, qui l'accompagnait dans son précédent voyage, est resté cette fois en Amérique. Les malveillants qui avaient essayé de prétendre que ce compagnon était un compère, ne pourront plus se livrer aux mêmes insinuations. Il est vrai qu'ils auront la ressource de supposer que le compère indispensable était caché dans l'assistance. Je déclare immédiatement qu'en ce qui concerne la séance dont je parle leur supposition serait purement gratuite. Toutes les personnes présentes se connaissaient et il n'en est pas une qui autorise le moindre soupçon. D'ailleurs, comment aurait opéré un compère ?

« Miller, sous le porche, nous serre la main. Il ne porte aucun objet suspect. Il gravit avec nous les deux étages et, sans qu'il ait pu prendre contact avec aucun des invités, il entre, en notre compagnie, dans le salon où auront lieu les expériences. Le salon est, à ce moment, vide d'invités.

« Dans l'une des encognures a été installé le cabinet. Une sorte de ciel de lit en forme de plafond. Des rideaux en pilou tombent jusque sur le tapis. Nous examinons le ciel de lit, les rideaux, le tapis, minutieusement. Nous explorons les meubles. Nous regardons derrière les tableaux. Nous vérifions tous les objets qui ornent la pièce. Nous ne découvrons, bien entendu, rien de suspect. Enfin nous mettons les scellés sur la porte du placard, qui forme le fond du cabinet.

« Nous prions alors Miller de vouloir bien se déshabiller. Il le fait de bonne grâce, et il apparaît bientôt nu à nos yeux. Ses vêtements, sa chemise, ses chaussettes, ses bottines, sont emportées dans une pièce voisine.

« Nous lui donnons une chemise noire, un pantalon et un veston sans poches ni doublure, que M^{me} Noeggerath a fait faire à son intention, et une paire de chaussettes. Avant de les lui remettre, nous les visitons scrupuleusement.

« Mais cela ne nous suffit pas encore. Nous n'ignorons pas que les incrédules prétendent que Miller dissimule les objets nécessaires à la formation des « fantômes » qui apparaissent, dans les parties les plus secrètes de son individu. Eh bien, qu'on me pardonne ces détails, nous avons poussé la curiosité plus loin encore qu'on ne la pousse dans les conseils de révision: nous lui avons fait lever les bras, écarter les jambes, et il s'est livré en riant à cette gymnastique. Quatre paires d'yeux, pendant ce temps, l'exploraient de haut en bas, et en tous sens. Je puis jurer qu'il n'avait rien sur lui.

« Il s'est ensuite revêtu des effets que nous lui avons remis. Par excès de prudence et pour le cas où, subrepticement, pendant son déshabillage ou son rhabillage, il aurait jeté quelque objet, étoffe ou autre chose, derrière les rideaux, nous avons revisité le cabinet de fond en comble.

« Ces préparatifs achevés, en pleine lumière, on fait entrer les invités qui gagnent leur place, tandis que, pour continuer d'empêcher le médium de prendre contact avec aucun d'entre eux, nous lui faisons un rempart de notre corps. »

« Il faut donc admettre — ou il n'y a plus de certitude humaine — que Miller, dans la séance qu'il a donnée chez M^{me} Noeggerath, n'avait à sa disposition aucun appareil, absolument aucun, pour produire les phénomènes qui, deux heures durant, ont émerveillé et déconcerté l'assistance.

« Ces phénomènes, encore une fois, je laisse à M. et M^{me} Letort le soin de les décrire. Ils étaient d'ailleurs, analogues à ceux que nous avons, il y a deux ans, si longuement analysés. C'étaient des formes, tantôt compactes, tantôt de contours imprécis, tantôt de contours très nets, les unes sortaient toutes constituées du cabinet, et les autres, au contraire, se constituaient devant les rideaux. Sauf celles qui s'effondraient aussitôt qu'apparues, elles semblaient avoir une personnalité distincte du médium, personnalité que

caractérisaient le son de leur voix, leur manière de parler, leur corpulence ou leur stature variées, leur plus ou moins de vivacité, leurs gestes surtout...

« Après la séance, quand Miller sortit du cabinet, les quatre membres de la Commission de contrôle quittèrent leur place et l'entourèrent, de manière à éviter, après comme avant, qu'il n'entrât en communication avec l'un quelconque des assistants.

« Les invités se retirèrent. Et, de nouveau, nous restâmes seuls avec le médium. Il enleva, devant nous, les effets d'emprunt dont il était revêtu et réapparut, nu comme ver, à nos yeux. Nous réitérâmes notre inspection avec minutie autant que la première fois. Miller n'avait rien sur lui, il n'avait rien dans les hardes qu'il quittait, il n'y avait rien dans le cabinet et les scellés étaient intacts.

« Libre après cela, aux sceptiques, de continuer de parler de fraude et de supposer des trucs. Il nous est impossible, quant à nous, d'imaginer le mécanisme d'une supercherie quelconque et, si invraisemblables et si déroutants que soient les phénomènes, nous nous faisons comme une sorte de devoir de conscience de déclarer que, en l'état des choses actuel, rien ne nous permet d'en suspecter l'authenticité (1). »

Dans cette séance, il y eut treize apparitions en demi-lumière, de taille et d'aspect différents. Toutes donnèrent leurs noms ; plusieurs furent reconnues des personnes présentes et s'entretenirent avec elles. Un des premiers fantômes fut celui de Lillie Roberts. Il vint vers moi qui était assis près des rideaux, me saisit la main et me fit palper ses seins nus, des seins de femme à la chair chaude et moite. Je touchai aussi son bras rond et potelé. Elle en fit autant avec Gabriel Delanne et le commandant Martin et ceux-ci purent faire les mêmes constatations. Déjà le 14 octobre 1906, j'avais vu de près, touché cette gracieuse apparition et pu m'assurer qu'elle ne présentait aucune analogie avec les formes robustes de Miller. Sous le voile transparent qui la recouvrait alors, je pouvais distinguer la beauté de ses formes, sa carnation vivante et rosée. Ses mouvements étaient souples, onduleux. Elle pencha vers moi son visage imberbe, aux traits agréables (Miller porte des moustaches) et ses lèvres touchèrent mon front.

D'autres apparitions se succédèrent. Plusieurs étaient de haute taille, beaucoup plus grandes que Miller et je voyais distinctement leurs silhouettes se détacher sur le fond clair de la salle, éclairée par une lampe placée dans une chambre voisine. On reconnut les voix de Pierre Priet et de Ch. Lamoureux, chef d'orchestre des concerts des Champs-Élysées. Le Dr Benton parla longuement. La rieuse Betsy — une négresse, esprit familier des séances de Miller — vint égayer l'assistance et chanter d'une voix chaude et

(1) *Écho du Merveilleux* du 1^{er} juillet 1908.

mélodieuse, une jolie chanson nègre : *Swane river*. La petite Lulu Adams, de sa voix d'enfant, se mêla aussi plusieurs fois à nos chants (1).

Dans certaines séances, sans doute lorsqu'il se sent plus dispos et mieux assisté, Miller, pendant une partie de la soirée, se tient assis en dehors du cabinet de matérialisation, en demi-lumière, à la vue de tous. Très éveillé, il a les mains sur ses genoux et signale lui-même les phénomènes au moment où ils se produisent. On voit alors des formes se dessiner assez loin de lui, à une distance qu'il ne pourrait atteindre avec le bras. Ces formes se dressent au-dessus du parquet ; elles parlent, se meuvent et rentrent dans le tapis à un point différent de celui où elles ont surgi. Elles ne disparaissent pas tout à coup, mais s'affaissent graduellement. A mesure qu'elles descendent, leur voix descend également, puis tout s'évanouit sous le regard des assistants.

Certaines de ces formes sont très subtiles et plutôt vaporeuses que vraiment matérielles. Elles semblent transparentes. Telle fut l'apparition de « bonne maman » (nom donné par les spirites parisiens à leur doyenne, M^{me} Noeggerath, décédée en mars 1908) à la séance du 18 juin. De cette forme diaphane sortait pourtant une voix qui parla [et que plusieurs prétendirent reconnaître.

A cette même séance, chez M^{me} David, boulevard des Batignolles, Miller signala lui-même la formation d'un bras que nous vîmes tous sortir des rideaux, très haut, près du plafond, à près d'un mètre du médium. Ce bras décrivit un mouvement circulaire. La main qui le terminait, plus grande et plus longue que celles de Miller, s'abaissa et vint me toucher à la tête. Or, j'étais placé à deux mètres du cabinet et à un mètre et demi du médium qui ne bougea pas (2).

Le 12 juillet, chez M^{me} Cornély, Miller étant au milieu de nous, des fantômes se constituèrent à la vue de tous et s'annoncèrent eux-mêmes sous les noms de Dramard, Hugo d'Alési, etc., puis ce furent des formes d'en-

(1) Le procès-verbal de cette séance a été publié dans les *Annales des Sciences psychiques* du 1^{er} août 1908, p. 217.

(2) Dans la *Revue Scientifique et Morale du Spiritisme*, de juillet 1908, Gabriel Delanne signale aussi ce fait. Il ajoute :

« A ce moment, je voyais très nettement le phénomène parce que la lampe, entourée d'un manchon de papier était presque devant moi, et que la matérialisation se détachait en noir sur ce fond éclairé. Aussitôt que la main et la partie du bras furent visibles, je regardai Miller. Il était assis immobile à côté de moi, et le bras et la main se déplaçaient horizontalement au-dessus de nos têtes, pour aller toucher successivement quelques membres du groupe.

« Ce sont des phénomènes de cette nature, dans des conditions d'observation aussi parfaites, qui implantent à tout jamais la certitude chez ceux qui en sont témoins. Quoi qu'il advienne plus tard, il est de toute évidence que ce que nous avons vu ce jour-là était inimitable ; et nous défions bien les prestidigitateurs les plus habiles, placés dans les mêmes conditions, d'en faire autant. »

fants. Des coups retentissaient dans le cabinet, vide encore, et qui avait été visité au préalable. Ces coups répondaient aux questions posées par les assistants.

Un remarquable phénomène d'apports se produisit au cours de cette même séance. Betsy, la négresse, demande un chapeau d'homme, qui lui est remis. Elle le saisit et l'on voit sa main brillante, lumineuse, après nous avoir touché plusieurs fois, le promener dans le vide et s'élever presque jusqu'au plafond. Grâce à la phosphorescence de la main, on en peut suivre les moindres mouvements. L'on entend des objets tomber dans le chapeau et s'agiter quand Betsy le secoue. Le bruit indique que le nombre de ces objets augmente peu à peu jusqu'à ce que, la main s'abaissant, remette le chapeau à Papus. Il contient une quarantaine de scarabées enfermés dans autant de capsules de gélatine. Ils doivent, dit Betsy, être distribués aux personnes présentes à la fin de la soirée, en souvenir de cette réunion. Ces objets semblent être de fabrication humaine ; mais, certainement ils ne proviennent ni du médium ni des invités.

Voici maintenant un phénomène d'augmentation de pesanteur qu'il serait bien difficile d'imiter. Le 23 juin, une voix d'Esprit sortie de la tente nous invite à placer une chaise vide au milieu de l'assemblée, ce qui fut fait. Aussitôt, une nébuleuse en forme de boule descendit du plafond, flotta un instant le long des rideaux, puis tomba sur la chaise d'où elle se développa, grandit et devint un fantôme imposant. C'est le D^r Benton, guide-contrôle du médium qui nous parle en anglais et engage successivement Ch. Letort, L. Denis, Benezech et Mantin à venir soulever la chaise. Ceux-ci réunissent tous leurs efforts, mais en vain. Le poids est énorme et la chaise ne se déplace pas d'un centimètre. Or le médium tout corpulent qu'il soit, n'aurait pu arrêter les efforts de quatre hommes résolus.

Le D^r Benton descendit de la chaise avec agilité. Son poids semblait s'être évanoui instantanément. Comment pourrait-on simuler un tel phénomène ?

Après les phénomènes de pesanteur, nous signalerons d'étranges et rares effets lumineux qui rappellent le fait célèbre dit « miracle de la Pentecôte ».

Le même soir, 23 juin, des lueurs fulgurantes, en formes de flammes, surgissent de différents points de la salle, voltigent, montent jusqu'au plafond puis redescendent et passent en grand nombre sur les rideaux. De ces lumières, semblables à des feux follets, sortent des voix. Des noms sont prononcés : Charlotte Chazarain, Frédéric, bonne maman ! Celle-ci ajoute : Je viens protéger le médium !

Ce phénomène est des plus impressionnants. La voix de Betsy explique : Ce sont des âmes ; chacun de nous est lumière !

La plupart des matérialisations se produisent dans des conditions qui

défient toute simulation. Voici, par exemple, comment s'est constituée la forme du Dr Benton, le 14 octobre 1906, chez M^{me} Noeggerath, sous mes yeux, à vingt ou trente centimètres de la place que j'occupais.

Un petit nuage vaporeux descendit du plafond et glissa le long des rideaux près desquels je me trouvais. Quand il fut à la hauteur de mes genoux, je ressentis plusieurs coups assez forts, comme si une main eût été cachée dans ce nuage. Celui-ci s'étala sur le tapis, à mes pieds et à ceux du Dr Encausse, mon voisin. Un certain travail s'effectuait dans la masse blanchâtre qu'agitait un mouvement ondulatoire et constant. Lentement, une forme ample, d'allures masculines, émergea du parquet, se dressa devant nous. Une voix sonore se fit entendre. C'était Benton. Il nous adressa un chaleureux *speech* en anglais, nous disant qu'il était heureux de nous apporter des preuves de l'existence et de la manifestation des esprits. Sa tête s'élevait un peu au-dessus de la mienne, et je saisisais fort bien les vibrations de sa voix sortant de cette tête fantômale. Puis la forme s'affaissa. A mesure qu'elle descendait, la voix s'abaissait en même temps. Enfin, on ne voyait plus qu'une tête sur le tapis. A ce moment la voix disait : « Good evening ! good night ! » Et un regard brillait encore. Puis tout disparut.

Vers la même époque, à une séance donnée chez M. Gaston Méry, la boule nuageuse roula jusqu'au milieu de l'assemblée et c'est de là que la forme de Benton se dressa et harangua les assistants.

Les esprits, pour la plupart, parlent un langage que Miller ne pourrait imiter. Par exemple le Dr Benton, qui fut un conférencier distingué pendant sa dernière existence, s'exprime dans une langue châtiée ; ses termes sont choisis, variés, abondants, tandis que Miller ne parle qu'un anglais vulgaire. Il en est de même des esprits de Katherine von Bora, femme de Luther, et de Mélanchton. Ils parlèrent au pasteur Benezech en un allemand très pur, alors que le médium parle très mal cette langue (1).

Je possède une photographie représentant la forme matérialisée du Dr Benton, côte à côte avec Miller entrancé. Elle a été obtenue le 26 août 1897. Benton a une physionomie très différente de celle de Miller. Le nez est plus court ; il porte une barbe noire et soyeuse, alors que le médium n'a que des moustaches. Or, le pasteur Alfred Benezech, vers qui cet esprit s'est penché à la séance du 21 juin, mettant sa face sur sa face et a qui il a dit : « Regardez bien mes yeux. Je ne suis pas le médium ! », M. Benezech a bien voulu formuler et signer l'attestation suivante : « J'atteste avoir vu, dans la séance chez M. Letort, la figure du Dr Benton semblable à celle qu'il a dans cette photographie. Le fantôme s'est penché vers moi, en me disant de le regarder et m'a embrassé sur la joue gauche. »

(1) Voir *Écho du Merveilleux*, 15 juillet 1908, p. 266.

Détail remarquable. Depuis 1897, Miller a subi la loi du temps, comme tous les hommes. Il a vieilli, tandis que les traits de l'apparition sont restés les mêmes.

Signalons d'autres preuves d'identité : le 13 juillet, chez la baronne Deslandes, ex-princesse de Broglie, on vit, au début de la séance, une forme vague sortir du cabinet où était Miller endormi et s'adresser en patois lorrain-allemand à une dame, religieuse portant un costume civil, placée à côté de moi. Cette forme déclara se nommer Philomène Durand et s'entretint assez longuement en dialecte avec ma voisine. Celle-ci la reconnut pour une religieuse décédée et enterrée, il y a environ quarante ans, à Lübeln, cercle de Saint-Avoid (Lorraine allemande). Elle dirigeait alors l'école des filles dans cette localité.

Puis vint un autre fantôme en qui ma voisine reconnut sa propre sœur, Marie Fillion, décédée depuis un certain nombre d'années.

A moins de connivence préalable entre la dame religieuse et le médium, on doit reconnaître qu'il y a là des preuves convaincantes. Miller, qui a quitté la France à l'âge de 16 ans, n'a pu connaître ces personnalités défuntes et, d'autre part, l'extrême frayeur de ma voisine au début des apparitions, frayeur peu simulée, plaide en faveur de l'authenticité de ces phénomènes.

Ce sont là des preuves intellectuelles de la réalité des manifestations spirituelles. Voici en outre une preuve physique : le 23 juin, une forme se dessine et se nomme : Charles Lamoureux ! On distingue une tête découverte, chauve et ronde, supportée par un large buste. Plusieurs personnes attestent que cette apparition ressemble fidèlement au portrait de M. Lamoureux qui est chez sa veuve et que Miller n'a certainement jamais vu.

Parfois les apparitions sont multiples et simultanées. A la séance du 14 octobre 1906, dès que Miller fut plongé dans la transe, on vit les rideaux se gonfler peu à peu. Tout à coup, ils s'ouvrirent brusquement et cinq formes blanches, couronnées de limbes lumineux, se montrèrent à la fois et restèrent visibles pendant plusieurs minutes. Elles se nommèrent. Je voyais leurs lèvres s'agiter et leurs regards se déplacer. L'une d'elles, Lillie Roberts, fit un geste pour écarter le rideau. J'étais placé si près que dans son mouvement, elle me toucha.

Le 18 juin 1908, nous vîmes apparaître en même temps, à une certaine distance l'un de l'autre, le fantôme de Betsy, dont la face est noire, et celui du Dr Benton.

Le 21 juin, chez M. Letort, rue du Bac, 15, parurent l'une après l'autre, mais restèrent ensemble Effie Dean et Carrie West. Toutes deux s'agitaient en des mouvements indépendants; Carrie était toute petite, Effie plus grande. Un bandeau lumineux ceignait leur front. Effie avait des nattes de

cheveux bruns. Elles saluèrent et l'une d'elles posa le bout de ses doigts sur le front de M. Benezech.

Le 23 juin, trois formes se montrèrent au même moment : Effie Dean, Carrie West et Lillie Roberts. Elles demandèrent si on les voyait bien ; on distinguait leurs diadèmes brillants. Elles parlaient et se déplaçaient de façon à ne laisser aucun doute sur leur personnalité distincte.

Le 12 juillet, chez M^{me} Cornély, quatre esprits ornés de couronnes de lumière, parurent à la fois : Effie Dean, Carrie West et les deux sœurs Fox.

Toutes ces formes féminines sont fines, délicates, sans aucun rapport avec la structure corpulente et robuste de Miller.

L'une d'elles, Angèle Marchand, a toujours les bras minces et une jolie petite main qu'elle montre volontiers. Le 12 juillet, elle nous fit admirer le diadème qu'elle portait et nous dit : « Nous avons toutes une couronne dans l'espace ! » Elle s'entretint ensuite avec sa mère, M^{me} Priest, présente à la séance, avec le même abandon, la même familiarité qu'elle le faisait sur la terre.

Le fantôme de Joséphine Case est plus grand que les autres. Il apparaît, gracieux, presque à chaque séance, enveloppé de draperies flottantes. Comme Lillie, Joséphine aime à montrer ses bras nus qu'on distingue fort bien à travers ses manches de mousseline. Ces esprits ont conservé la coquetterie des filles d'Ève.

Ce sont aussi des formes et des voix d'enfants. Le 23 juin, chez M^{me} Noeggerath, rue Milton, 22, une forme mignonne apparut au début de la séance, à une certaine distance de Miller, alors que celui-ci était encore éveillé et assis en dehors du cabinet. La forme parla, dit se nommer Anne-Marie, appela sa mère, M^{me} Simon, présente à la séance, et l'embrassa. Cette dernière déclare que le médium Peters, lors d'une soirée spirite donnée par « bonne maman » en janvier dernier, lui annonça qu'elle verrait sa fille le jour anniversaire de son décès. Or, cet anniversaire tombe précisément le 23 juin.

A la séance du 12 juillet, chez M^{me} Cornély, j'étais placé à l'entrée du cabinet, devant l'ouverture des rideaux. Un esprit de taille enfantine, négligeant cette ouverture, *traversa l'étoffe*, derrière moi et près de M. Debrus et prononça ces mots : Marie R...o...s...e, puis : papa, maman ! Il toucha M. Debrus et l'on vit son joli bras rond s'allonger au-dessus de sa tête et de la mienne. C'était, croient M. et M^{me} Debrus, leur propre fille, morte à Valence le 4 novembre 1902, et dont j'ai parlé dans *Le Problème de la Destinée*.

Je rappellerai encore la manifestation de Lulu Adams, le 14 octobre 1906. L'esprit de cette petite fille gambadait au milieu de nous, s'asseyait sur les genoux de M^{me} Noeggerath, folâtrant, riant aux éclats. « Je vais flotter » annonça-t-elle. Ce qu'elle fit, s'élevant dans le vide, passant et repassant

derrière le rideau. Et, nous priant de chanter, elle nous accompagnait, ce qu'avait fait avant elle plusieurs autres esprits.

.*.

On le voit, la nature des phénomènes que nous venons de décrire, leur visibilité, leur tangibilité, exclut toute possibilité de fraude. Sur tous les autres, je fais des réserves.

La supercherie, qui peut sembler possible à la lecture de certains procès-verbaux, devient irréalisable devant l'observation directe des faits signalés plus haut, en ce sens qu'elle ne pourrait être que grossière et facile à découvrir. Aucune confusion ne peut subsister entre la vie des êtres que nous voyons évoluer et entendons causer dans quelques séances et le simulacre, si parfait soit-il, de mannequins mûs par des artifices et parlant par ventriloquie.

Dans la plupart des séances auxquelles nous avons assisté, la sincérité des hôtes était évidente et la qualité des visiteurs, parfaite. On pouvait y rencontrer M. Branly, de l'Institut, le baron de Shickler, Maxwell, substitut du procureur général de la Seine, les généraux Amade et Fix, les D^r Baraduc, Encausse, Péchin, Chazarain, et de nombreux représentants de la presse parisienne, des prêtres, des pasteurs, des avocats à la Cour d'appel, etc., etc...

En dépit des suspicions plus ou moins justifiées qui pèsent sur lui, nous persistons à considérer Miller comme un puissant médium, un merveilleux agent producteur de phénomènes. Ce qui plaide surtout en sa faveur, c'est son désintéressement. Des sommes très importantes lui ont été offertes en notre présence, sommes qu'il n'a pas acceptées. Toutes les séances qu'il a données à Paris ont été gratuites. Les spirites parisiens se sont simplement cotisés pour lui offrir un souvenir.

Toutefois, dans ces séances, bien des points restent obscurs. Comment les élucider ? Dans l'ordre des phénomènes spirites, il est, selon nous, un critérium infaillible. Les faits sincères et réels, d'un ordre élevé, revêtent un caractère de majesté, de grandeur incomparable. Ils se produisent avec une sorte de solennité et impressionnent favorablement l'assistance. Mais il en est d'autres qui donnent une impression toute différente. Il s'y mêle la sensation de quelque chose de factice, d'apprêté, un malaise indéfinissable. Cet élément peut être attribué, ou bien aux esprits inférieurs, ou aux artifices de tel ou tel médium. Il est certaines séances de Miller qui offrent un mélange de ces deux éléments si opposés. Le sublime y coudoie le ridicule et bien des choses restent douteuses. D'où vient ce dernier élément ? Du médium ou des esprits arriérés ? *That is the question !*

LÉON DENIS.

CONFÉRENCES DE LÉON DENIS

Nous apprenons que M. Léon Denis fera à Nancy, le dimanche 11 octobre, à 4 heures, une conférence dans le grand hall de l'hôtel de la Chambre de Commerce, sous les auspices de la Société des Études psychiques et la présidence du D^r Haas, ancien député au Reichstag.

Sujet : *Le Spiritisme et le problème de l'Au-delà.*

Le dimanche 23 octobre, à 3 heures, l'orateur spirite fera une conférence à Lyon, dans le grand amphithéâtre du Palais Saint-Pierre, sous les auspices des deux fédérations spirites lyonnaises réunies.

Enfin, M. Léon Denis donnera une conférence de propagande à Paris, salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, le dimanche 15 novembre, sur le *Spiritisme et la mission du XX^e siècle*. Cette conférence est organisée par la Société française d'Étude des phénomènes psychiques, faubourg Saint-Martin, 57, où l'on trouvera des cartes.

Dans l'intervalle, M. L. Denis visitera Dijon et les principales villes de la Bourgogne.

Après Paris, si sa santé le lui permet, il poursuivra sa tournée dans le Midi de la France et donnera des conférences à Bordeaux, Toulouse, Marseille, Nice et les villes intermédiaires.

CARNET D'UN TOURISTE

Que dire d'intéressant à mes lecteurs ce mois-ci ? J'éprouve quelque embarras, je l'avoue, car la question spirite est un peu abandonnée par un touriste éloigné du centre des idées vivaces et spéciales, de Paris, où la lumière de plus en plus brillante ne s'éteindra plus.

Ses rayons s'étendent partout, mais les adeptes sont plus disséminés, et si les cercles s'éloignent du centre en s'élargissant, ils vont aussi en s'affaiblissant.

Les spirites sont plus rares, plus timides en province, et ne parlent que s'ils entendent émettre des pensées conformes aux leurs.

En quittant Vittel, dans les Vosges, d'où je vous adressais ma dernière lettre, je me rendis à La Bourboule, dans les monts d'Auvergne, rejoindre ma famille qui était venue du Béarn et nous y attendait.

J'eus le plaisir d'y rencontrer plusieurs connaissances, entre autres M. Lemire de Villers, ancien gouverneur de Cochinchine, puis ministre plénipotentiaire, et un vieux camarade d'infanterie de marine, aujourd'hui général de division, M. Pennequin, l'un des héros de Madagascar.

J'avais envoyé au général mes *Souvenirs d'un Spirite*, que, par amabilité sans doute, il m'affirma avoir lus avec intérêt, mais en m'avouant avec sa brusque franchise qu'il ne partageait en rien mes idées philosophiques sur Dieu, encore moins sur le problème de la réincarnation. J'eus le regret de l'entendre m'avouer qu'il est matérialiste. Il me parla d'Eusapia Paladino en riant de bon cœur, ne voyant en elle qu'une vieille folle dont toute la pensée est d'employer des trucs que les savants ont aisément dévoilés et que les gogos seuls ont pu gober.

C'était franchement maltraiter son intime interlocuteur et je le lui fis comprendre en souriant. « Oh ! vous, me dit-il, vous faites partie de la section des hallucinés... C'est comme votre médium Miller. J'ai lu dans une revue d'un M. Delanne, revue fort bien faite, entre parenthèse, le récit d'une ou deux séances données par lui devant de nombreux groupes d'assistants, et, peut-être n'en aurais-je point lu le compte rendu aussi attentivement si je n'y avais lu votre nom joint à celui de personnalités sérieuses. »

« Comment pourrez-vous faire admettre qu'au xx^e siècle des esprits sensibles, et je vous crois de ceux-là, mon vieux camarade, puissent être convaincus que, d'un cabinet noir visité soigneusement, affirment des témoins dignes de foi, sortent une fillette qui appelle sa mère qui va à elle et croit la voir et l'embrasser et une jeune fille qui vous démontre son sexe en mettant votre main sur sein ? — Oui, mon cher général, cela est vrai : j'ai vu et entendu la fillette, et ma main a senti battre le cœur de Lilly Roberts, la jeune fille dont vous parlez. — Je constate que vous êtes de très bonne foi, mon cher commandant, et c'est pourquoi et, de plus en plus, je suis convaincu de l'état d'hallucination dans lequel le médium, qui est un habile magnétiseur, vous a tous plongés, et j'ajouterai que, moi présent, je ne verrais absolument rien, pas plus bouger la table d'Eusapia qui, dites-vous, s'élève en quittant le sol des quatre pieds, ce qui est contraire aux lois de la physique, que je ne verrais se matérialiser un Esprit, ce qui est opposé aux lois de la raison. »

— « Mon cher Pennequin je n'entreprendrai point de perforer la cuirasse épaisse qui couvre votre esprit, cuirasse de convictions que le fait seul arriverait à faire fondre. Mais, comme Galilée, je vous dirai : « Et pourtant cela est ! » Vous appelez à l'appui de vos doutes les lumières du xx^e siècle, ce à quoi je vous répondrai, mon général, que c'est grâce à ce flambeau, grâce à la liberté de penser que l'Église ne peut plus ni éteindre ni restreindre, que la plus entière sécurité permet à ceux qu'elle qualifiait de

« sorciers et sorcières, aux médiums, d'user, sans aucune appréhension ni
« contrainte, de leurs multiples pouvoirs et de montrer à nos yeux encore
« surpris ces phénomènes mystérieux que de plus en plus nous reconnaitrons
« naturels.

Au Mont-Dore était venue quelques jours auparavant une liseuse de pensées qui m'avait émerveillé aux Folies-Bergère il y a deux ans. Elle lisait nettement dans le cerveau de son magnétiseur d'un bout à l'autre de la salle, et énonçait à haute voix ce que lui, lisait tout bas, un alinéa pris dans un volume tenu par une dame sur une page ouverte au hasard.

Je demandai au général ce qu'il pensait de ce fait inexplicable. — « Truc, me répondit-il, rien que truc. » J'eus beau lui citer le cas d'un jeune liseur, que nous avons eu au cercle Allan-Kardec, qui faisait à dix pas de celui qui avait écrit deux nombres sur une ardoise, et sans erreur, une multiplication ou une division ; le général me répondit, un peu hésitant : « Cela est plus difficile, mais soyez bien persuadé qu'il y a un truc, une méthode de correspondance entre le sujet et le barnum. »

Le truc, tout est là pour les ignorants et les matérialistes. Nous, les hallucinés, continuons à croire, lorsque nous avons pris la peine d'empêcher l'éclosion du plus petit truc comme lorsque nous emprisonnons les mains d'Eusapia entre deux mains vigoureuses qui lui font crier, parfois, qu'on lui fait mal ; ou lorsque nous déshabillons Miller et lui faisons revêtir un costume neuf avant de le conduire à son cabinet visité scrupuleusement, continuons à croire que ces médiums sont le plus souvent honnêtes, et que, si, parfois, ils usent de trucs, admettons-les avec quelque générosité sinon avec candeur.

Trois séances d'Eusapia sur cinq m'ont pleinement convaincu de ses pouvoirs médianimiques indéniables. Et Miller m'a trop complètement démontré sa mystérieuse puissance de faire naître, de matérialiser, et de faire parler des esprits pour que je ne lui pardonne point, le cas échéant, un fait isolé permettant de croire à quelque subterfuge dont peut-être il n'est pas conscient.

Les belles excursions faites au milieu des décors splendides qui entourent La Bourboule et sa source merveilleuse, au Mont-Dore, au lac de Guéry, au pic de Sancy, à Laqueuille, à Saint-Nectaire vous mettent chaque jour en présence de tableaux grandioses devant lesquels je me demande toujours s'il est possible au cerveau humain de douter de l'existence de la puissance créatrice qui nous permet d'assister, dans ces gorges profondes, devant ces cascades joyeuses, sous ce soleil resplendissant, aux scènes infinies de la divine nature !

De La Bourboule où je quittais à regret famille et amis, nous nous rendîmes à La Ferrière, près de Châteauroux, où nous avaient conviés d'autres

parents. J'assistai là à l'arrivée d'un des corps d'armée qui allait prendre part aux grandes manœuvres; c'était un tableau nouveau qui réveillait fortement mon vieux cœur de soldat. Par plaisir j'accompagnai un lieutenant d'artillerie préparer avec M. Paul Rue, maire de Saint-Martin-de-Lamps, mon hôte aimable, le cantonnement de trois batteries du 10^e d'artillerie venues de Rennes en six jours, et le lendemain je me rendis à Châteauroux voir l'arrivée de tout le corps d'armée, ce qui me rajeunissait de vingt-cinq ans !

De la Ferrière nous avons gagné Tours, où j'ai couru faire une visite d'amitié à Léon Denis, qui m'a communiqué une partie de l'article qu'il destinait à nos lecteurs. Mon départ pour l'usine de Paviers, où se fabrique le meilleur ciment artificiel, me contraignit à quitter notre apôtre si dévoué, si modeste et son home charmant.

Hier je suis allé avec deux jeunes nièces visiter les ruines du château de Chinon qui se dressent fières encore sur la rive droite de la rivière la Vienne et semblent protéger toujours la vieille cité où naquit Rabelais. Une fillette de dix ans fut notre cicerone au milieu de ces glorieux souvenirs. Hélas, la salle où la vaillante pucelle, la bergère de Domrémy, Jehanne reconnut le jeune roi Charles VII caché parmi ses capitaines et ses pages, est envahie par l'herbe de l'oubli, la cheminée et la muraille sont seules debout, témoins à jamais muets. Pauvre vaillante héroïne, martyr sublime de ta foi, confiante en ces voix qui t'appelaient pour sauver la France, combien tu eusses été surprise si l'on t'eût dit, quand tu traversais, deux jours après cette visite au château de Chinon, à cheval à la gauche du roi de France, ce champ aujourd'hui la place du marché qu'un temps viendrait où ta statue l'embellirait et la glorifierait de ton souvenir.

Pauvre Jeanne d'Arc, pourquoi l'Église qui ne sut point te défendre en 1429 et te livra pure et grande héroïne aux flammes du bûcher anglais, veut-elle cinq cents ans après faire de toi une sainte ? Ta gloire terrestre et guerrière ne te suffit-elle point aux yeux des Français et des Anglais ?

Au village de Crouzilles, à peu de distance de la Vienne, sur le bord de la grand'route, entre Paviers et la pittoresque île Bouchard, je suis allé, plein de respect, m'asseoir, pour le contempler, devant un dolmen druidique formé de deux pierres levées d'un mètre environ, sur lesquels repose, comme une vaste table, une pierre mesurant 6 mètres de longueur, 3 mètres de largeur, et 0 m. 50 d'épaisseur moyenne.

Mes pensées me transportèrent en un vol rapide dans l'antique passé où des mains humaines élevèrent ce monument simple et durable. Je revis la forêt qui couvrait toute cette vaste plaine traversée par la Vienne courant alors rapide vers la Loire impétueuse, et j'assistai à l'une des scènes où j'étais acteur peut-être. Des Gaulois entouraient ce dolmen sur lequel un

vieux chef ou une jeune druidesse exhortait les guerriers au courage stoïque, leur assurant une autre vie plus glorieuse.

Et malgré moi courbant mon front rendu pensif,
 Je revis en un rêve, à côté de ces pierres,
 Les géants te dressant au sortir des carrières
 O monument sacré, simple, définitif.
 Les temples sont tombés, les églises chancèlent,
 La chaumière qui croule a compté peu de jours,
 Les ossements humains en débris s'amoncellent
 Toi seul ô vieux dolmen tu survivras toujours !
 De ton passé lointain et dans l'avenir sombre
 Tu vieilleras sans cesse immobile et discret
 Au bord de ce chemin où des peuples sans nombre
 Passeront sans pouvoir arracher ton secret !

LÉOPOLD DAUVIL.

PSYCHÉ

Je porte dans mes mains les rythmes de l'espace,
 Et les songes d'un dieu s'approchent de mon ciel,
 Je saisis les éclairs de la foudre qui passe,
 Mais mon aile se heurte à ce monde charnel ;

Je porte dans mes mains les oiseaux sans demeure,
 Les splendeurs des soleils triomphent dans ma voix,
 Je tisse des rayons pour toute âme qui pleure,
 Mais mon corps plie et rompt et fléchit sous la croix ;

Je porte dans mes mains les flèches des Pensées,
 Et les Penseurs debout se sont tournés vers moi,
 Pour franchir les degrés des clartés enlacées
 Mais la foule me hait pour mépriser sa loi ;

Je porte dans mes mains les rythmes de l'espace,
 Place au rayonnement qui détruit tout affront,
 Je suis l'Esprit vainqueur de la chair qui s'efface
 O Poète, je suis, la flamme de ton front.

O. DE BEZOBRAZOW.

Digression sur les animaux

Qu'on ouvre n'importe quel traité de philosophie ou de morale, l'on trouvera toujours quelques pages consacrées à nos devoirs envers nos semblables, mais c'est à peine si l'on rencontre, dans ceux qui ont le plus d'étendue, quelques lignes ayant trait à nos obligations envers les animaux.

Nous considérons ces êtres sous le même point de vue que les tyrans de jadis considéraient leurs sujets : ils les croyaient créés pour exercer leurs caprices ou pour fournir à leurs besoins, sans s'imaginer qu'il existait entre eux des obligations réciproques.

Notre orgueil a tracé une ligne de démarcation immense entre l'animal et nous ; nous ignorons ou plutôt nous oublions que la nature n'admet pas de distinctions tranchantes : elle fond toutes les classes d'êtres les unes dans les autres par des nuances imperceptibles ; en d'autres termes, toutes les créations se développent suivant une chaîne toujours ascendante, sans aucune solution de continuité perceptible dans la série ascensionnelle. Le règne minéral passe insensiblement au règne végétal, le règne végétal au règne animal et celui-ci au règne hominal, sans que l'on puisse saisir de ligne de démarcation nette.

L'homme *descend* donc, ou plutôt il *monte* de l'animal, et c'est sa noblesse même que, parti de si bas, il soit déjà si haut.

« Le développement embryonnaire, dit M. Quimpton, membre de l'Académie des sciences, reproduit en raccourci l'évolution séculaire des organismes et montre la parenté de tous les êtres. A la quatrième semaine, l'embryon humain a encore ses branchies comme les poissons, il est pourvu d'une queue, et il serait impossible de le distinguer de l'embryon d'un chien du même âge » (Quimpton. *Académie des sciences*).

Nous connaissons divers animaux qu'il serait moins humiliant pour notre amour-propre d'avouer pour nos semblables, que le rebut de notre propre espèce. Il serait plus flatteur d'admettre au rang de nos semblables ce paisible mouton ou ce magnanime éléphant, que ce Caligula, qui commet, de sang-froid, et par récréation, les plus grandes atrocités (1).

Ce n'est pas le degré d'intelligence ou de pouvoir qui constitue la valeur intrinsèque d'un être quelconque, sans quoi le démon des chrétiens vaudrait mieux que le meilleur des hommes.

Également susceptibles de peines et de plaisirs, de crainte et d'espoir,

(1) Empereur romain de l'an 37 à 41, monstre qui poussa la cruauté jusqu'à souhaiter que l'empire romain n'eût qu'une seule tête pour la pouvoir couper d'un seul coup. Il fut assassiné par le tribun Chéréas.

nous retrouvons chez les animaux nos propres passions. Amour, haine, envie, émulation, amitié, reconnaissance, tendresse maternelle, sont chez eux des sentiments qui se développent sans cesse sous nos yeux.

On ne peut refuser la *prévoyance* aux diverses espèces qui font des magasins d'hiver, les *qualités sociales* à celles qui se réunissent pour de vastes desseins que l'individu seul ne pourrait exécuter, le *discernement* au gardien de nos maisons qui distingue l'étranger de l'ami, la *prudence*, à celles qui guettent, dissimulent et combinent des moyens d'attaque et de défense, la *mémoire* au cheval, qui se rappelle mieux le chemin que son maître, l'*imagination* au chien, qui rêve en dormant, s'agite, aboie, guette, se plaint, s'effraie, et se réveille en sursaut.

Les animaux ont de la *fierlé dans les sentiments* : le scorpion se perce lui-même lorsqu'on le réduit à l'extrémité ; l'éléphant refuse de se propager dans l'esclavage, et divers oiseaux et quadrupèdes préfèrent se laisser mourir de faim, plutôt que de survivre à la perte de leur liberté. — Ils sont *polis* et *déliçats* : le coq appelle ses poules lorsqu'il fait une découverte ; il préfère de les en voir jouir, à en jouir lui-même. — Ils sont susceptibles de *tendres attentions* : le rossignol, pour charmer les ennuis de son amante qui couve, chante sur la branche voisine ; ces inflexions si douces, ces délirés si passionnés, ce ramage qui émeut le sentiment, n'y prendraient-ils pas leur source ? — Ils ont certainement un langage, car sans moyens de communication, comment les fourmis, les abeilles, les castors, pourraient-ils exécuter de grands travaux qui exigent nécessairement de l'accord et des secours combinés ? Comment les animaux pourraient-ils s'instruire du projet de leur départ et de celui de leur retour ?

Les animaux deviennent fous et enragés. S'ils n'avaient point de *raison*, pourraient-ils la perdre ?

Les vertus leur sont aussi familières : on trouve chez eux la *reconnaissance* envers les bienfaits, la *fidélité* d'engagements et de liaisons, la *bonne foi* qui respecte la propriété de leurs semblables ; la *grandeur d'âme* et même la *compassion*, cette vertu divine, ne leur sont pas étrangères. Sans parler des traits généreux des lions, des ours, et autres, nous voyons chaque jour de grands chiens mordus par des petits, souffrir patiemment et pardonner ; ils endurent aussi davantage des enfants que des hommes faits.

L'*amitié* chez eux est un sentiment très décidé. Le cheval s'ennuie après son camarade, et lèche quelquefois ses blessures au sortir du combat. On dit que les singes se pansent avec des feuilles mâchées. — Chez plusieurs espèces la *chasteté* est plus inviolable que dans la nôtre : la colombe résiste longtemps avant de se donner ; mais son consentement une fois obtenu, c'est pour la vie : elle est insensible aux instances des autres mâles, bien que le sien, fidèle à son sexe, courtise souvent sa voisine.

Lorsque nous comparons le moral des animaux au nôtre, l'orgueil se jette tout d'un côté : nous mettons dans la balance leurs faibles et nos forts. Nous oublions que l'abus de nos lumières est aussi fréquent que leur vrai usage, que l'histoire de notre folie est plus longue que celle de notre sagesse, et que celle de nos barbaries surpasse beaucoup celle de notre bienfaisance. Les bêtes féroces ne s'égorgeant point entre elles en bataille rangée ; et si nous fournissons de plus grands exemples de vertu, nous offrons aussi ceux de plus grandes horreurs. Les anecdotes des monstres les plus cruels ne pourraient rien citer d'égal à un auto-dafé, une Saint-Barthélemy ou un banquet d'anthropophages. Quand ils se détruisent réciproquement, c'est qu'ils sont animés par l'impulsion des premiers besoins, comme ceux de l'amour ou de leur subsistance ; au lieu que nos crimes les plus communs ont l'envie, la vengeance ou la vanité pour mobile.

Les anciens avaient, en général, moins de mépris et plus de ménagements pour les bêtes. Tendre pour les hommes la morale bouddhique aussi bien que la morale chinoise comprennent encore, dans leur amour, les animaux, nos frères inférieurs.

Moïse exhorte à la compassion envers les animaux. Les proverbes de Salomon disent : « Que le juste ait égard à la vie de ses bestiaux. »

Le cruel silence que l'on constate dans l'Évangile à l'égard des animaux implique nécessairement le même silence dans les catéchismes catholiques.

Nulle part sur la terre les animaux ne sont traités avec tant de barbarie que dans les pays catholiques. L'affreuse boucherie des courses de taureaux est le monopole des régions catholiques. Les volailles plumées vivantes, les lapins épilés vivants, la sauvagerie des chasses à courre, le combat de coqs, les raids militaires appartiennent en propre aux populations catholiques.

Par respect pour la dignité humaine et par équité, nous devons justice et non pitié, nous devons, par tous les moyens en notre pouvoir, chercher à améliorer le sort des animaux en poursuivant énergiquement la suppression des actes de cruauté et de brutalité qui, malheureusement, s'exercent encore contre nos frères inférieurs.

On peut affirmer avec confiance que celui qui est cruel envers les animaux ne peut être un homme bon.

L'homme qui s'amuse à voir maltraiter les animaux sans défense abdique sa propre dignité, foule aux pieds sa plus précieuse garantie et mérite qu'une prétendue élite usurpe à son égard le droit d'abuser de la force dont il a cru pouvoir se servir envers ses frères inférieurs.

Chaque jour, à toute heure, dans toute ville et dans tous les pays du monde, les animaux travaillent avec fidélité et patience, et accomplissent au profit de l'homme d'innombrables corvées, au prix d'innombrables souffrances.

L'homme a certainement le droit de faire travailler l'animal. En travail-

lant avec lui, il l'humanise et il l'apprivoise. Tout animal que l'homme fait travailler d'après ses facultés, *sans en abuser*, devient meilleur. Il atteint un âge plus avancé que s'il fût resté oisif dans la sauvagerie.

L'animal n'est pas plus fait que l'homme pour être esclave. C'est un serviteur qui sait distinguer un bon maître d'avec un méchant; qui, maltraité et opprimé, se transforme en malfaiteur.

Nourriture, repos, bienveillance, sont les trois bienfaits auxquels l'animal domestique a droit. Il faut être une brute pour nier que l'animal sente le tort que l'homme se permet à son égard. Le cheval surmené, le chien maltraité, et jusqu'à l'âne sentent quand l'homme leur demande un travail excessif au-dessus de leurs forces. On peut lire ce sentiment dans le regard de l'animal.

L'amitié pour les animaux est un des premiers penchants de la nature : elle se remarque chez les âmes les plus simples, et dans la plupart des enfants même au berceau. C'est l'éducation seule qui l'étouffe.

O vous qui ne pouvez influencer sur le bonheur de vos semblables, adoucissez du moins le sort de ces espèces subalternes, de ces compagnons d'infortune ! C'est par ces petits actes de bienfaisance que vous exercerez vos cœurs à de plus grands efforts. Défiez-vous de quiconque est cruel envers eux : il a l'âme dure, et sa bonté envers les hommes ne sera que l'effet de l'intérêt, de la crainte ou du devoir, non celui d'un penchant naturel, qui est toujours la caution la plus sûre. Il est d'ailleurs si doux de tenir à quelque objet par les liens du bienfait et de la reconnaissance ! Le malheur offre des situations où cela peut suppléer au défaut d'autre amitié, telle que la suivante : — Un prisonnier, oublié de tout le genre humain, vit dans son cachot un grillon qui se noyait ; il le sauve, il lui rend la vie ; l'insecte s'attache à son libérateur. Son petit chant lui sert de conversation et de musique, et leur attachement réciproque rend sa solitude plus supportable. L'épouse du directeur de la prison est instruite de la singularité de cette liaison ; elle est curieuse de les voir ; le prisonnier trouve l'occasion de se justifier et il doit sa liberté à son grillon.

Inspirons aux jeunes générations, dans tous les actes de la vie, le dégoût du sang et la haine de la violence.

Guerre impitoyable aux *courses de taureaux*.

Guerre aux *modes*, aux *coutumes* qui ne peuvent subsister que par la souffrance de pauvres animaux (1).

(1) C'est à l'aide de l'opération césarienne que l'on obtient la plus belle fourrure d'astrakan. Les paysans, sans anesthésie préalable, ouvrent le ventre des pauvres brebis et en retirent les agneaux qui produisent cette fourrure frisée et soyeuse.

Il est de mode de couper la queue et les oreilles de certains chiens. C'est cette coutume barbare qui prive le chien d'un organe que la nature lui a donné.

Dans certains pays, on emploie les chiens comme bêtes de trait.

On coupe aussi la crinière, et on fait l'amputation d'une partie de la queue des chevaux.

Guerre sans merci à cette « torture expérimentale de laboratoire », appelée *vivisection*, mise à la mode par quelques *grands savants* qui prétendent faire servir la douleur de quelques pauvres bêtes au salut d'un grand nombre d'hommes !!!

Le but de cette *science (sic)*, disent-ils est de déterminer les lois de la nature, c'est-à-dire de classer les phénomènes qui, dans les mêmes conditions, se produisent toujours de la même manière. Or, dans la vivisection les mêmes conditions ne sont jamais réalisées, parce qu'il n'y a jamais deux sujets identiques. Quelle que soit la question envisagée, localisation des fonctions cérébrales, différenciation de la température du sang artériel ou veineux, fixation des centres nerveux, rôle du cerveau ou de la glande thyroïde, les expériences ont fourni des réponses contradictoires aux opérations les plus réputées.

Les vivisecteurs ne sont pas seulement en désaccord entre eux, mais le même vivisecteur n'est pas toujours d'accord avec lui-même dans toutes ses expériences, la dernière donnant des résultats opposés à la précédente. « Magendie (1), écrit Flourens (2), a sacrifié quatre mille chiens pour établir, après Charles Bell, la distinction des nerfs sensitifs et des nerfs moteurs ; puis il en a sacrifié quatre mille autres pour prouver qu'il s'était trompé. »

Flourens cite des faits absolument monstrueux ; il s'inscrit en faux contre les affirmations des opérateurs qui prétendent employer des anesthésiques, afin que l'animal ne souffre pas, et il nous apprend qu'ils font prendre à celui-ci du *curare*, un poison qui supprime les mouvements volontaires et augmente l'acuité du sentiment, ce qui fait que *la souffrance, qui n'est plus apparente, est beaucoup plus forte*.

Alors ?

Alors la vivisection est scientifiquement *inutile*. *Moralement*, elle est

Et l'animal ne peut plus se défendre des moustiques, des mouches et d'autres insectes.

Et le massacre des phoques que l'on tue à coups de bâton, et qui fournissent les belles fourrures si recherchées !!!

Le pinson est très estimé en Belgique. Il est de mode de lui crever les yeux. Il chante mieux quand il est aveugle, dit-on. C'est faux !!!

On ne donne pas à boire au perroquet ; on prétend qu'il ne parle pas et qu'il meurt si on lui permet d'étancher sa soif. C'est faux !!!

Et le sport à la mode : le tir aux pigeons !!!

Et la mode de fixer des plumes sur les chapeaux des dames, qui est la cause de la rareté des oiseaux, les plus charmants, les plus joyeux êtres de la nature !!!

Si le commerce des fourrures est barbare, que dire du commerce des plumes ?

Les chiffres et les détails publiés par les écrivains qui ont protesté vainement contre ce dernier crime à la mode, et le pire, sont consternants et prouvent que les dames à la mode ont donné le signal de l'extermination cruelle des petits chanteurs ailés.

(1) Célèbre physiologiste français (1788-1855).

(2) Célèbre physiologiste français (1794-1867).

odieuse, abominable. Tous nos efforts doivent donc tendre à en obtenir la suppression par les pouvoirs publics.

Général H. C. FIX

Membre de la *Société protectrice des animaux* et de
la *Société contre la vivisection*.

La Magie et la Science

« L'empereur François, l'époux de Marie-Thérèse, avait à sa cour un « médium nommé Schindler. Dans un écrit sur la franc-maçonnerie on lit « que Schindler possédait l'art de s'élever dans les airs à volonté et sur « commande. Le monarque fit un jour enlever le grand lustre de l'une des « hautes salles de la Burg de Vienne et au crochet resté dans le plafond « fut suspendue une bourse contenant 100 ducats; ils devaient être la rému- « nération de Schindler s'il était capable de décrocher cette bourse sans « échelle. Aussitôt il se mit à l'œuvre : il fut saisi de convulsions épilepti- « formes, se démenant des bras et des jambes, et finalement l'écumé aux « lèvres et avec un tremblement général, il s'éleva lentement dans les airs. « Il réussit à saisir la bourse, après quoi son corps s'étendit horizontalement « comme pour se reposer et descendit lentement en planant. » (*La Magie science naturelle*, par le Baron Dr Carl Du Prel, tome I, p. 200.)

Le défi adressé aux spirites par M. Le Bon implique qu'il considère la lévitation comme impossible, autrement dit qu'il regarde la loi de la pesanteur comme absolue et inviolable. Qu'en sait-il et qu'en peut-il savoir ?

..

Au point de vue historique nous avons de nombreuses preuves, ou du moins attestations, de phénomènes de ce genre, se rapportant à tous les temps et à tous les pays. Nous en trouvons un grand nombre dans l'ouvrage que nous venons de citer, et l'auteur, Carl Du Prel, n'en rapporte pas le quart de ce que l'histoire a enregistré.

Quelle est la valeur scientifique de ces faits, ou plutôt de ces témoignages ?

Pour bien constater des phénomènes de ce genre, il ne faut que de bons sens; or, les anciens, les primitifs, les ignorants ont pour le moins d'aussi bons yeux que les savants modernes (1).

(1) L'ouvrage de Carl Du Prel : *La Magie science naturelle*, vient d'être traduit en français par Nissa (avec préface par G. de Fontenay), en 2 vol. in-8°, et se trouve : à Paris, librairie des Sciences psychiques, 42, rue St-Jacques au prix de 8 fr. port en plus. France, 0 fr. 65, Etranger, 1 fr. 35.

D'ailleurs, les ignorants n'ont pas été seuls à observer les phénomènes magiques, autrement ils ne nous seraient pas parvenus, car ce ne sont pas les ignorants qui écrivent l'histoire. Les savants de toutes les époques ont vu les mêmes choses et ont cru à la magie aussi fermement que le peuple. Il n'y a guère plus d'un siècle qu'ils n'y croient plus, et encore n'ont-ils fait que changer de croyance.

En outre de bons sens, pour s'assurer de la réalité des lévitations, il faut être exempt de tout parti pris religieux ou scientifique. Il est bien évident que les premiers qui ont vu des phénomènes de ce genre n'avaient pas de parti pris : la religion et la science n'existaient pas encore, et c'est précisément sur ces bases qu'elles se sont élevées. Ce sont les faits merveilleux qui ont ouvert l'esprit des hommes et les ont conduits, pour les expliquer, aux hypothèses religieuses et scientifiques, et non l'inverse.

Les anciens et les ignorants sont donc très croyables en pareille matière; ils le sont certainement plus que les prêtres et les savants. Le peuple a pu se tromper sur l'interprétation de ces faits; il a pu les attribuer à de fausses causes, mais il n'a pas dû se tromper sur leur réalité. Si l'on doit récuser les témoignages populaires sur ces faits, il faudra, pour être logique, nier toute l'histoire, car aucun fait historique n'est mieux établi.



Au point de vue scientifique, il est assez étrange de voir les savants modernes, d'une part, nier l'*absolu* et soutenir que tout n'est que relatif; d'autre part, adopter la pesanteur comme une loi *absolue* et même comme une loi quelconque.

En effet, la pesanteur n'est pas une loi, elle n'est qu'une hypothèse; que dis-je? elle n'est pas même une hypothèse, elle n'est qu'une métaphore. L'inventeur de la gravitation a dit : Les choses se passent *comme si* les corps s'attiraient mutuellement en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance.

Loin de considérer la gravitation comme une loi, Newton sent le besoin de la rattacher à une hypothèse : l'impulsion initiale. Et il avoue qu'il ne connaît la cause ni de l'impulsion, ni de l'attraction. Depuis lors, beaucoup de savants, et des meilleurs, ont cherché la cause, mais ne l'ont pas trouvée.

On peut voir, dans le livre de Du Prel (t. I, chap. VII et VIII), le résumé des efforts tentés en vain jusqu'à ce jour pour découvrir cette cause.

Les savants modernes qui, comme M. Le Bon, croient à la loi de gravitation, d'attraction, de pesanteur, n'ont pas plus de preuve de l'existence de cette prétendue loi que je n'en ai de l'existence de Dieu. Ils sont logés à la même enseigne que tout le monde : ce sont des croyants et rien de plus. Il est tout aussi rationnel de dire : « les choses se passent *comme si* un être

puissant et intelligent avait créé le monde et le conservait », que de dire : « les choses se passent *comme si* la loi de gravitation existait ».

Cette loi de gravitation est-elle aussi absolue qu'on le prétend ? Il ne paraît pas. L'univers est plein de transgressions de cette prétendue loi. Pour nous borner à la terre, la loi de pesanteur est violée à chaque instant, par l'aimant, par la chaleur, par l'électricité, par la végétation : (la sève monte contrairement à cette loi), par l'animation : (le sang et les fluides circulent dans les animaux en dépit de la pesanteur), par les animaux eux-mêmes, dont la marche, la course, les sauts et les bonds sont autant de violation de cette loi, par les oiseaux, etc.

Si l'n'y avait au monde que cette loi de la pesanteur, tout resterait immobile et stérile, tous les corps terrestres seraient fixés au sol ; le globe lui-même se rétracterait sur son centre, la terre sur le soleil, et ainsi de suite. Tout aurait le même poids, il n'y aurait pas de diversité possible, pas de mouvement concevable.

..

On voit que la pesanteur n'est pas une loi aussi rigoureuse qu'on le suppose ; tous les êtres s'y soustraient plus ou moins, et l'on ne voit aucune limite assignable à leur émancipation.

Si les oiseaux volent, pourquoi les hommes n'en feraient-ils pas autant ? Ils le font déjà en rêve ; ils commencent à le faire à l'aide d'instruments ; rien ne prouve qu'ils n'ont pas eux-mêmes une force latente qu'ils découvriront un jour et grâce à laquelle ils feront la conquête de l'air.

Si les hommes sautent des largeurs de 3 ou 4 mètres, pourquoi n'arriveraient-ils pas à en sauter 20, 100, 1.000 ?

Si les animaux se transportent d'un lieu dans un autre, pourquoi pas une statue, une table, un autre objet matériel ?

En tout cela il n'y a que différence de degré, et non de nature.

Je soulève un corps. Cela ne vous étonne pas, parce que vous me voyez et m'en attribuez la cause. Mais ce qui est cause en moi, ce n'est pas mon corps que vous voyez, c'est mon âme que vous ne voyez pas. Retirez cette âme, je ne puis plus rien.

Il n'est donc pas impossible ni irrationnel qu'une cause invisible produise le même effet sur un corps brut. C'est une question de fait. Mais ce fait ne dépend pas seulement de nous, c'est pourquoi nous ne pouvons l'espérer au commandement, même et surtout pour de l'argent.

L'erreur de M. Le Bon et de ses confrères en science dérive de leur philosophie, si l'on peut appeler philosophie la doctrine matérialiste. N'admettant qu'un principe des êtres, la matière, ils ne peuvent admettre qu'une loi, la pesanteur. Mais il est reconnu par les savants eux-mêmes que la

matière n'est pas tout et qu'il y a dans l'univers quelque autre chose, ne fût-ce que la force.

Si tout n'était que matière, la puissance des corps serait proportionnée à leur masse ; car c'est le contraire qui est la vérité. Moins un corps est massif, autrement dit, plus il est divisé, réduit en poudre impalpable, en liquide, en gaz, plus il développe d'énergie ; c'est au point que les poussières de la chose la plus inoffensive, le sucre, deviennent explosives. La vapeur, l'électricité, les rayons X, le radium, etc., sont autant de témoins qui déposent contre le matérialisme.

Les savants connaissent cela : ce sont eux qui nous l'ont appris : mais ils ne savent pas en tirer les conséquences qui peuvent se formuler ainsi : la matière n'est qu'une apparence sensible, un épiphénomène, et non la substance des choses.

*
* *

En philosophie-physique M. Le Bon est donc dans l'erreur. Il l'est encore plus en philosophie-psychique, et cela se comprend : les savants modernes n'étudient point la métaphysique et se font même gloire de l'ignorer, ce qui ne les empêche pas d'en faire, comme M. Jourdain faisait de la prose.

M. Le Bon suppose que la lévitation est le produit d'une faculté naturelle—quoique nuisible et méconnue jusqu'à ce jour — du médium, et que, par conséquent, ce phénomène peut être produit à volonté.

Admettons provisoirement cette hypothèse.

La loi des esprits est la même que celle des corps ; en d'autres termes, les forces psychiques sont régies par les mêmes lois que les forces physiques.

En physique, deux forces égales agissant en sens contraire se neutralisent. Si ces deux forces sont inégales, le mouvement sera représenté par leur différence. Si ces deux forces agissent dans la même direction, elles s'ajoutent. Si elles agissent en deux directions différentes, mais non diamétralement opposées, elles se composent suivant la loi du parallélogramme.

Il en est de même des forces psychiques.

Pour qu'un médium puisse produire les phénomènes qui sont dans ses aptitudes, il est essentiel que la force psychique ne soit pas contrariée, neutralisée par une force contraire, car celle-ci empêchera l'effet ou en diminuera plus ou moins l'intensité selon qu'elle sera plus ou moins puissante.

C'est parce que Schindler n'a pas été contrarié, qu'il a pu mener à bien l'expérience dont nous avons parlé au début de cette étude.

C'est aussi parce que M. Le Bon et ses trois savants ne manqueraient pas de paralyser la force du médium, y étant intéressés, que suivant toute apparence, ni Schindler, ni Home, ni Catherine de Sienne ou Catherine Emeric, ou tout autre médium, ne produiraient le phénomène demandé.

Le seul fait de proposer un pareil défi dénote chez les savants l'ignorance la plus complète des lois de la psychique.

..

J'ai supposé que la cause réelle de la lévitation résidait dans le médium. Dans l'hypothèse que la cause est un esprit désincarné, le raisonnement a la même valeur, car la loi des esprits est universelle. Tous les esprits, incarnés ou désincarnés, sont régis par la même loi : les esprits peuvent nous suggestionner ; nous pouvons aussi les suggestionner et empêcher ou seconder leurs efforts, suivant que nous agissons dans le même sens ou en sens contraire.

Ceci est prouvé par les nombreuses expériences des exorcistes, des magnétiseurs, etc... auxquelles M. Le Bon ne peut croire, puisqu'il ne les a pas faites, mais qui n'en sont pas moins authentiques.

M. Le Bon est excusable d'ignorer ces choses : on ne peut pas tout connaître ; en revanche, il connaît une foule d'autres choses qui ne sont que de l'hébreu pour nous.

Mais il n'est pas excusable de proposer un défi, de poser ses conditions, dans des expériences dont il ne connaît pas le premier mot et que lui et ses trois savants sont absolument incapables de juger.

Il est très *naturel*, nous venons de le montrer, que l'expérience ne réussisse pas ; mais supposons qu'elle réussisse. Que prouvera-t-elle ?

Si elle prouve quelque chose pour lui, il faut convenir qu'il n'est pas difficile à contenter. Les spirites ont été et sont encore beaucoup plus exigeants.

Pour les autres, pour les matérialistes, ses collègues, elle ne prouvera rien, absolument rien. Pourquoi s'en rapporteraient-ils à lui, puisqu'il ne ne veut pas s'en rapporter aux autres ?

Quant aux spiritualistes, ils pourront dire que M. Le Bon a aidé le médium, ce qui les dispensera de tenir compte de la fameuse épreuve. Chacun restera donc dans le même état d'esprit où il se trouvait d'avance.

M. Le Bon a la foi robuste, non pas en Dieu sans doute, mais en lui-même et en ses trois savants. Il s'imagine que, si l'expérience réussit devant lui, tout le monde croira.

Chacun, au contraire, dira, comme lui, et avec autant de raison : Je veux voir avant de croire.

Et c'est effectivement ce qu'il faut ; seulement, pour voir il faut se placer dans les conditions requises et non prétendre imposer les siennes, surtout quand on ne connaît pas le premier mot de la science psychique.

ROUXEL.

RECTIFICATION

Frégoli, non Politi

L'extrait de la lettre suivante d'une de nos très aimables lectrices me fait un devoir de rectifier une erreur involontaire commise par ma plume.

Mon cher Rédacteur,

Dans la revue de juillet, je lis à la page 436, sous votre signature, cette phrase que je ne puis laisser passer sans protester. Il était question d'une séance du médium Cecil Husk qui, lors de votre voyage à Londres, vous offrit une belle séance et, à son sujet, vous exprimiez cette pensée : *Et nous avons pu nous convaincre que l'habile Politi lui-même serait incapable de se multiplier assez pour faire jouer trois instruments à la fois.* » Votre plume ou votre mémoire a commis une erreur qui pourrait être grave si je ne savais que vous vous ferez un devoir aimable de la rectifier.

Vous avez voulu parler, j'en suis certaine, de Frégoli qui nous a tant charmés à Olympia et aux Folies-Bergère il y a quelques années, par la rapidité surprenante avec laquelle il changeait de costume, de voix et de personnage. Et vous avez nommé Politi... « L'habile Politi ! » Oh non ! Mon cher Rédacteur, ce qualificatif ne saurait nullement précéder ni suivre le nom de ce brave Politi, que je connais beaucoup comme je connais Miller. Ainsi que celui-ci, c'est un simple et bon garçon, tellement touché de la sympathie qui lui était témoignée qu'il fallait le forcer à accepter une rémunération pour les séances qu'il voulait bien donner à des personnes sympathiques. Cependant Politi a huit enfants et, victime comme tant d'autres de sa médiumnité, il ne peut plus exercer sa profession d'horloger. Il est actuellement à la solde d'un journal italien à Milan — et même, il me vient à l'idée que vous pourriez peut-être demander à votre confrère de Milan de vous le prêter cet hiver pour nous offrir quelques séances. Il n'est point aussi complet que Miller en sa médiumnité mais il surpasse Eusapia Paladino dont il n'a ni les prétentions ni le caractère bouillant. Politi est un médium à effet physique de premier ordre. J'ai eu le plaisir de le voir à Paris et à Rome et j'ai toujours constaté sa bonne foi et une simplicité égale à celle de Miller. Je vous sais assez juste et bienveillant, mon cher monsieur Dauvil, pour être convaincue que, dans un tout petit article, vous voudrez bien glisser un mot de rectification pour mon ami Politi et je vous en remercie d'avance.

X...

Madame,

C'est moi et mes lecteurs qui vous remercions car l'article demandé, c'est vous qui venez de nous l'offrir et je n'ai plus qu'à signer, après avoir reconnu l'erreur signalée.

Pour copie conforme,
LÉOPOLD DAUVIL.

Le 26 août 1908.

Monsieur le Rédacteur en chef,

Je vous prie de bien vouloir insérer la réponse suivante à l'article de M. L. Dauvil, intitulé « Retour de Londres », et dans lequel je suis cité.

Veuillez agréer, Monsieur, mes plus parfaites civilités.

FORTANER.

Je lis dans la *Revue Spirite*, numéro de juillet, un article intitulé « Retour de Londres » et dans lequel le sympathique M. Dauvil m'offre mille francs pour prouver que le médium Cécil Heusk a fraudé dans une séance à laquelle j'ai assisté il y a deux ans à Londres.

J'avoue que je me sens véritablement incapable de gagner cette magnifique somme (et entre nous j'en suis sincèrement heureux).

Voyons, Monsieur Dauvil ! rassemblez bien vos souvenirs. Je n'ai jamais prétendu *prouver* que ce médium ai truqué cette séance ! je ne vous ai fait part que de l'impression d'insuffisance qu'elle me laissait par suite de son manque de contrôle, d'une part, et peut-être aussi à cause de conditions défavorables à sa réussite ; sans cela je gagnerais vos mille francs et vous pensez ! quelle ballade !

Cette impression était d'ailleurs partagée par beaucoup des assistants de cette soirée ; mais chacun sait que les meilleurs médiums peuvent avoir des séances nulles, voire même des phénomènes qui prêtent à la critique sans pour cela que leur bonne foi soit pour le moins du monde engagée. Et puis les lois qui président à la réussite d'une séance sont si subtiles, si fugitives que nous n'y connaissons pour ainsi dire presque rien, et les esprits eux-mêmes ne paraissent pas y connaître beaucoup plus que nous. Alors ! ce serait donc folie que de vouloir juger un médium sur une seule séance.

Voyez-vous, mon cher Monsieur Dauvil, si vous vous remémorez bien la conversation que nous avons eue à ce sujet, vous vous souviendrez des détails, et vous conviendrez que les causes qui militaient en faveur de mes présomptions étaient infiniment plus graves que celles qui vous ont amené à formuler un jugement si malheureux sur la première séance de Miller.

Quand je vous ai parlé de médium montant sur la table pour faire les phénomènes, ce n'était qu'une *proposition* formulée sur votre question péremptoire : « Comment le médium s'y prendrait-il pour simuler ces phénomènes ? » Je vous ai répondu qu'il *faudrait* pour cela que le médium montât sur la table, etc., etc., mais je n'ai jamais affirmé que cela était. Avouons toutefois, mon cher Monsieur, que nous sommes tous enclins à la critique prématurée, et que depuis Jésus-Christ, rien n'est changé dans notre tempé-

rament ; nous voyons surtout la paille dans l'œil du voisin, sans nous apercevoir de la poutre qui obstrue le nôtre.

Souvenons-nous donc qu'il ne faut jamais juger un médium avant d'avoir longtemps expérimenté avec lui ; souvenons-nous surtout que les lois de la psychologie transcendante nous sont presque inconnues et que nous pouvons parfois prendre pour des fraudes des effets qui ne sont en réalité que des phénomènes inexpliqués.

Je suis donc bien heureux de ne pouvoir gagner vos mille francs, en pensant que Cécil Heusk n'a pas truqué et qu'il a rendu l'espérance à de nombreux affligés en leur prouvant la réalité de l'Au-delà.

Sans rancune, recevez Monsieur et cher frère en croyance, l'assurance de ma plus parfaite considération.

FORTANER.

Méfions-nous !

M. Letort, que tous les spirites de Paris connaissent bien, vient de nous communiquer la bizarre circulaire que nous reproduisons ci-après (et qui lui avait été adressée).

Bizarre, en effet, cette circulaire :

1° Parce qu'elle est numérotée et semble faire croire qu'elle a été répandue à un certain nombre d'exemplaires (une centaine environ) ;

2° Qu'il a fallu une idée bien arrêtée pour avoir la patience d'écrire, *au crayon*, ces 100 exemplaires ;

3° Que l'écrivain a essayé de sauver les apparences en se servant non d'un papier quelconque *mais bien de papier à en-tête* de la LIBRAIRIE DES SCIENCES PSYCHIQUES et LIBRAIRIE SPIRITE, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, qu'il a voulu associer à sa petite vilénie, en lui volant son papier.

Une feuille, trouvée traînant par là, peut être employée sans remords de conscience, 100 feuilles ne se trouvent pas éparées mais en paquet.

La Librairie remercie M. Letort de sa communication, n'accepte pas la responsabilité d'un acte condamnable dont elle a été la première victime. La Librairie spirite ne s'associe en aucune façon aux menées de gens qui se retranchent derrière l'anonymat. En plus d'une circonstance elle a prouvé qu'elle tenait à être en dehors de toute école, de toutes querelles ; elle entend donc rester elle-même et réprime énergiquement tout ce qui lui semble malhonnête.

P. LEYMARIE.

Librairie des Sciences Psychiques
et Librairie Spiritiste

REVUE SPIRITE FONDÉE PAR ALLAN KARDEC EN 1858

42, Rue St-Jacques

PRÈS DU COLLÈGE DE FRANCE & DE LA BORBONNE

a Communiquer
à tous les
Spiritistes
COMMISSION
D'EXPORTATION

Méfions nous !

Miller est un excellent médium. Aussi les adversaires matérialistes et surtout jésuites, organes du Vatican qui est loin de désarmer, cherchent à couler Miller par tous les moyens. On cherche à l'acheter, à quelque prix que ce soit. On le fait patronner ce "bon Miller" par des dames plus ou moins sacrées qui sont catholiques à faire peur ou sans scrupules et amadonnées par de très fortes sommes. On se demande si Miller n'a pas déjà touché des valeurs considérables, car il est connu de s'être engagé à truquer par plusieurs amis de bonne main Weyerbach au lieu de s'abstenir de donner séance quand il est fatigué.

Exigeons donc le contrôle

Miller a donné de très beaux

résultats certains. Soyons donc prudents
et sur nos gardes surtout à l'égard des
fanatiques de la calotte. Plusieurs mécontents
ont été leurs victimes. On les achetait
on truquait à l'avance leurs sièges
par exemple ou encore on jetait des accessoires
dans le cabinet à la faveur de l'obscurité.
puis on criait bien haut au scandale.
Il faut que tout le monde connaisse ces
procès des jésuites rouges et blancs.

Ouvrons l'œil.

Pourquoi faut il toujours causer
pendant que Miller se prépare ?? On a
beau invoquer les fluides... cela
comme à penser —

Ne soyons pas dupes
Evitez cela à tout prix.

Esprits français
M. Curran
exquise de l'âme
avant de se
faire de grosses
avances

attention

(32)

on dit que une séance
donnée devant un
public considérable et
que Miller venait
en amis de la
cause y trouvant
volontiers

UN AUTOGRAPHE DE V. HUGO

C'est au milieu de ces vieux souvenirs qu'a été découvert un autographe du grand poète qui, on ne l'ignore pas, avait adopté les idées spirites et se livra durant son exil à Jersey et à Guernesey aux pratiques de la table.

Cette lettre fut écrite de Bruxelles, où il avait fixé son dernier exil volontaire, en réponse à l'envoi d'un ouvrage d'Allan Kardec offert au grand philosophe libre penseur. Nous croyons être agréable à nos abonnés en leur offrant le fac-similé de cet autographe de l'illustre écrivain.

LA RÉDACTION.

Départ de Miller pour l'Amérique

Le temps nous manque au moment où la Revue est composée et sur le point de paraître pour parler longuement du médium qui vient de nous quitter encore une fois.

Il a offert sa troisième et dernière séance au Cercle Allan-Kardec, mercredi 24 septembre, et nous pouvons affirmer que, malgré les bruits calomnieux qui avaient été répandus sur sa loyauté, malgré les lettres anonymes qu'ont distribuées des gens qu'il nous serait facile de démasquer, et que nous envoyons devant le tribunal de leur conscience, après avoir jeté leurs lettres où vont les choses impures, la séance de Miller a été parfaite. Je n'en dirai rien de plus et ne citerai qu'un fait, l'apparition de « Bonne Maman » deux fois de suite. Elle a appelé plusieurs assistants par leurs noms, M^{me} Monroc, M^{me} de Valpinçon, M. et M^{me} Letort, le commandant Mantin et plusieurs autres, puis elle est rentrée dans le cabinet en disant : « Voyez le médium avec moi », et le rideau s'écarter de nouveau suffisamment pour que Miller et M^{me} Næggerath fussent très distinctement vus l'un près de l'autre. Une dame de l'assistance a dit à haute voix : « Voilà la revanche de Bonne Maman qui vient défendre Miller. » Parmi les invités notables nous n'oublierons pas de citer M. Maxwell, procureur général, docteur en droit et docteur en médecine, M. de Fontenay, homme de lettres, M. Bisseuil, ancien sénateur quelques officiers et nombre de dames de distinction. Le chiffre des assistants fut de 82.

Le jeudi 24, un banquet splendide, qui réunissait plus de cinquante convives, fut offert au médium Miller, au grand Hôtel Continental du Palais d'Orsay, en témoignage de la sympathie, et de la confiance qu'il est impos-

Buxton - 17 août 1867

Monsieur,

je vous remercie de la
communication que vous avez
bien voulu me faire. Vous
me rendez justice en pensant
que je suis assez à l'état
des honnêtes. je ne rejette
rien sans examen. Tout
indique être le devoir.

Recevez l'assurance de
mes sentiments distingués.

Votre dévoué

sible de refuser à celui qui le 25 juin se prêta à un contrôle rigoureux et qui donna ce soir-là une preuve éclatante de sa médiumnité merveilleuse.

M. le commandant Mantin, président du Cercle Allan-Kardee, qui présidait aussi le banquet, lui adressa les adieux de ses admirateurs et de ses amis et remit à Miller, au nom d'un groupe nombreux et généreux de spirites, et comme souvenir d'estime et de sympathie, une superbe épingle en or surmontée d'une belle émeraude supportant un trèfle en diamants.

M^{me} de Valpinçon voulut bien attacher cette épingle de prix à la cravate du médium ému et lui donner deux baisers d'amitié au nom de tous.

Le D^r Papus, en quelques paroles qu'il a le secret de frapper toujours au coin de l'esprit, puis M. Chartier, en l'absence de G. Delanne, adressèrent leurs compliments et leurs vœux au médium.

Enfin M. Sigurd Trier, docteur ès lettres, directeur de la revue *Le chercheur de Vérité*, de Copenhague, lut, en un français délicat et correct, une allocution que nous aurions du plaisir à reproduire. Et le champagne pétillait, et cette belle soirée passa comme tout passe laissant un beau souvenir à l'esprit de chacun et du médium Miller, qui remercia les assistants en quelques paroles simples auxquelles il ajouta une accolade fraternelle donnée à chacun au moment de la séparation.

A l'instant où je crayonne ces lignes, Miller vogue sur le transatlantique *La Touraine* qui l'emporte pour la dernière fois loin de la France où il a promis de venir se fixer dans six mois. Nos vœux l'accompagnent de tout cœur.

L. DAUVIL.

Comment on se sert de la Planchette seule

(2^e article) (1).

La nouvelle PLANCHETTE ne sert pas seulement à obtenir des communications épelées sur le PLATEAU ALPHABÉTIQUE mais encore à celles dites *d'Écriture directe*, tout aussi bien qu'aux *dessins médianimiques*, suivant le bon des chercheurs ou, mieux, la spécialité du *Guide instructeur* qui se manifeste par eux, *médiums*, choisis à cet effet.

L'ancienne Planchette donnait et donne encore les mêmes résultats; mais ces roulettes n'ont pas cette faculté de se mouvoir en tous sens que possèdent les billes.

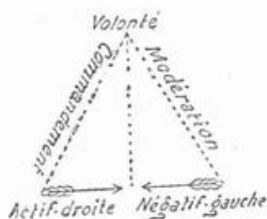
L'une et l'autre Planchette ayant leur façon d'être utilisées nous croyons

(1) Voir *Revue* de septembre.

devoir faire connaître les moyens les plus usuels employés pour tirer le meilleur parti possible de ces petits appareils.

Nous prions nos lecteurs et amis de se pénétrer des sept observations précédant les MOYENS PRATIQUES à employer pour les séances de OUI-JA, avant tout essai de médiumnité (*Écriture ou Dessin*) à l'aide de l'une ou l'autre PLANCHETTE.

On nous objectera qu'il est au moins gênant d'avoir deux mains, étrangères l'une à l'autre, prenant chacune la moitié du plateau de la *planchette*, et suivre, dans cette position, les mouvements parfois désordonnés de l'appareil. Nous l'admettons mais préférons les expériences à deux qu'isolément. Le *faisceau fluidique*, formé de pôles différents (ceux des expérimentateurs), attire plus facilement un troisième pôle (celui de l'Esprit qui vient à la planchette) et ces figures en donnent la preuve.



L'Esprit (volonté) opère ainsi d'après les voyants :



1° Il se place derrière LE OU LES EXPÉRIMENTATEURS.

2° Il met sa main droite fluidifiée sur le bras droit et sa main gauche sur

le bras gauche du médium isolé, tandis que, pour se conformer aux lois de la Polarité, il actionne de la main droite le bras gauche de la personne de droite et de la main gauche le bras droit de la personne de gauche.

3° Des mouvements suivent de près les sensations qu'éprouvent les expérimentateurs, mais surtout celle dite *soulèvement de la paume de la main*, que chacun ressent.

4° Enfin la main ou les mains sont entraînées et c'est alors qu'on doit glisser une grande feuille de papier. (J'entends pour les premiers essais.) Les cercles succèdent aux traits plus ou moins droits ; ceux-ci sont suivis de huit, de spirales, d'arabesques bizarres. Que les chercheurs n'attendent rien de plus pendant huit jours, un mois, peut-être plus longtemps ; qu'ils persistent et leur constance sera récompensée.

5° Le jour où ils obtiendront des lettres bien formées (ou assez bien formées) sera l'aurore de leur médiumnité. Qu'ils se gardent bien de poser des questions avant d'avoir obtenu des phrases entières qu'ils n'auront pas sollicitées.

6° Alors l'Esprit instructeur viendra leur donner des Instructions à leur usage personnel, dont ils feront bien de ne pas se départir s'ils veulent conserver leur belle faculté.

Nous savons que beaucoup de chercheurs trouveront un peu dur d'être astreints, pendant des mois peut-être, à faire des arabesques ou des bâtons. Nous leur demandons s'ils ont appris sans peine à lire et à écrire. Il faut à tout un entraînement.

Nous croyons de notre devoir de faire observer que bien des personnes désirent posséder telle ou telle médiumnité en plus de celle dont elles sont douées, parce qu'elles paraissent devoir s'obtenir plus facilement. Sans vouloir blâmer ces chercheurs qui ne savent pas que chacun de nous a une faculté propre, quelquefois plusieurs, il est inutile d'essayer d'obtenir celles qui ne conviennent pas à leurs besoins vitaux, les fluides spéciaux jouant, chez tout humain, un rôle qui ne peut être nié.

Afin d'éviter des recherches dont la longueur pourrait refroidir le zèle des plus patients expérimentateurs nous allons leur indiquer le moyen de reconnaître la faculté de médium écrivain mécanique ou semi-mécanique.

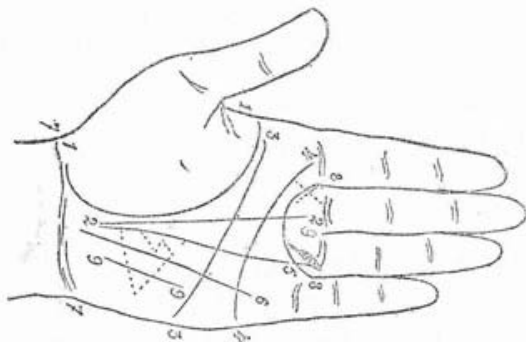
Grâce à la CHIROMANCIE bien des choses sont dévoilées qui seraient demeurées cachées. Aux seuls *Initiés* était autrefois réservée la connaissance des *Mystères*, et ces Initiés étaient des prêtres. Aussi, lorsque des non-initiés avaient des révélations en dehors d'eux, prêtres, renfermaient-ils, dans leurs temples ou ailleurs, ces concurrents gênants pour leur commerce religieux tout autant (il faut le reconnaître) que pour le prestige des choses sacrées qu'ils avaient mission de conserver intactes, c'est-à-dire pures de tout alliage. Et c'était dans les mains qu'ils lisaient (comme dans un livre) s'ils

pouvaient ou non se servir utilement de ces visionnaires ou liseurs qui surgissaient, malgré eux, de partout.

Nous ne prétendons pas employer les mêmes moyens que ces prêtres ; nous regrettons de n'avoir pas leurs immenses connaissances ; nous nous contenterons de vous prier, mesdames, d'ôter le gant de votre main gauche et de mettre, sous nos yeux, la paume de cette main.

Si vous êtes médium écrivain ou dessinateur nous verrons ceci :

- 1° Un X au commencement de l'anneau de Vénus du côté de l'index ;
- 2° Un 9 au milieu de cet anneau, à l'intersection du médius et de l'annulaire ;
- 3° Une PLUME D'OIE, au bout du même anneau, sous l'annulaire ;
- 4° Un STYLET ou un BURIN, au même endroit que la Plume d'oie.



- 1-4. La ligne de vie, de sang, de santé ou Vénusienne.
- 2-2. La ligne de chance, de fortune, de fatalité ou Saturnienne.
- 3-3. La ligne de tête, Martienne ou Naturelle.
- 2-5. La ligne du Soleil, des arts ou Apollonienne.
- 2-6. La ligne d'intuition ou de Mercure.
- 7-7. La zazette, rasulte, restreinte ou rascette.
- 8-8. L'anneau de Vénus.
- 9-9. La Voie lactée ou Via lasciva.

Nous prions nos lecteurs de jeter un coup d'œil sur le schéma de main que nous reproduisons d'après Decrespe (1) mais auquel nous avons cru devoir ajouter les signes indicateurs de la médiumnité par l'écriture mécanique, semi-mécanique ou ordinaire.

Ces signes sont visibles dans la main gauche du médium écrivain ; ils sont au nombre de trois et figurent l'un un X ; le second un 9 et le troisième une PLUME D'OIE. Ces trois signes se trouvent placés au-dessus de l'anneau de Vénus (8-8 sur le dessin).

(1) V. DECRESPE. *La Main et ses Mystères*, 2 vol. franco 0 fr. 60.

Le médium qui a ces trois signes dans la main est généralement médium écrivain, auditif et à incarnation ; mais, généralement, c'est le signe **X** ou le signe **9** qui se trouvent le plus souvent répétés, plus rare se rencontre la **PLUME D'OIE**, remplacée quelquefois par un **STYLET** ou un **BURIN**. Les Médiums Fabre et Victorien Sardou avaient certainement ces deux signes dans leur main gauche.

Ces signes, pour les mieux distinguer, sont représentés en pointillés de même que les **TRIANGLES** de la **MÉDIUMNITÉ VOYANTE** dont nous indiquerons la valeur dans un article spécial. Nos lecteurs voudront bien alors se reporter à notre dessin.

Si d'autres chercheurs trouvent ailleurs des signes certains affirmant la médiumnité dont nous venons de nous occuper (1) nous leur serons reconnaissant de nous indiquer ces signes afin d'en faire part à nos fidèles lecteurs.

Nous sommes toujours à la disposition des lecteurs qui croiraient devoir nous adresser leurs observations ou nous faire part de leurs recherches, à la condition toutefois que ces observations soient d'un ordre général et d'une utilité incontestable pour nos amis lecteurs et abonnés (2).

(A suivre.)

J. OUISTE.

Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Noeggerath

Montant de la liste précédente	818 fr.
M. Plique, à Gournay-sur-Marne	3
D'une abonnée à la <i>Revue</i> de nationalité étrangère	50
Pour mon époux bien aimé disparu	50
	921 fr.

NÉCROLOGIE

C'est avec un sentiment de douleur bien sincère que nous avons reçu le faire-part du décès de

Gustave BÉRA

succombant à une douloureuse maladie de cœur le 31 août dernier en son domicile Avenue du Maine, n° 189, à l'âge de 55 ans.

Ancien officier d'Infanterie, élève très brillant de l'École militaire de

(1) Et aussi sur les autres facultés.

(2) Nous traiterons sous peu : DE LA MÉDIUMNITÉ PAR LE CRISTAL, LE VERRE D'EAU, LE BLANC D'ŒUF.

J. O.

Saint-Cyr, Béra avait offert sa démission de lieutenant pour mettre au service de l'industrie son intelligence et une fortune assez belle.

Pour beaucoup qui se jettent dans les affaires sans y avoir acquis l'expérience, combien peu y réussissent. Béra fut de ceux dont la loyauté n'est point un bouclier suffisant pour les protéger contre les coups de l'adversité unis à ceux des gens malhonnêtes. En quelques années il avait été abreuvé de déboires et, lorsqu'il se retira des affaires, sa fortune seule était engloutie, son honneur d'officier émergeait pur et intact. Entre sa femme et ses deux filles, il reprit des études qui lui étaient chères, et, sa parfaite connaissance des langues anglaise et allemande lui permit de traduire plusieurs ouvrages qu'il avait été autorisé à publier, mais qu'une collaboration pécuniaire promise et non réalisée ne lui permit point de faire paraître.

Attiré par les idées philosophiques des écrivains de la doctrine d'Allan Kardec, Béra mit sa plume très fine et savante au service de la *Revue spirite* dont la collection conservera une série d'articles dont la valeur est incontestable.

Il s'y mêla parfois des idées de doute, de scepticisme, mais non de matérialisme et dans les causeries intimes que j'avais avec l'ami, il laissait percer une conviction très solide en une autre existence appropriée à la grandeur de l'âme immortelle. Béra ne voulut pas se détacher de l'armée et, s'étant fait nommer capitaine dans la réserve territoriale, il y était promptement devenu, grâce à ses connaissances techniques, chef de bataillon et lieutenant-colonel ; enfin il avait vu ses services justement récompensés par le ruban de chevalier de la Légion d'honneur.

A M^{me} Béra, à ses filles M^{lles} Suzanne et Marcelle, la rédaction tout entière de la *Revue spirite* adresse l'expression de ses condoléances respectueuses à l'occasion de ce deuil cruel qui les prive d'un époux et d'un père tendre et affectionné et, la Revue, d'une plume qu'elle n'a jamais remplacée.

L. DAUVIL.

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs d'un Spirite, par LÉOPOLD DAUVIL. Paris, *Librairie des Sciences psychiques*. Éditeur : P.-G. LEYMARIE, 42, rue Saint-Jacques.

Dans un style facile et familier, M. Léopold Dauvil a réuni dans un joli volume, d'élégante apparence, ses « Vieilles Notes », le « Roman de deux âmes », l'« Abbé Bornave » et « Jérusalem », sous le titre attirant pour les initiés de *Souvenir d'un Spirite*.

Dans ses « Vieilles Notes » il explique comment, de magnétiseur accompli,

il est devenu spirite convaincu. Il y a, dans cette partie, le récit d'intéressantes expériences de communications par la table dans un cercle formé par une société choisie pendant le séjour de l'auteur à Pau.

Le « Roman de deux âmes » est l'histoire de deux êtres, M. Sagrin et M^{me} Berthon, attirés l'un vers l'autre par de profondes affinités psychiques. Il y a, dans cette partie, des considérations philosophiques élevées sur l'idée de Dieu et les vies successives, sur les réminiscences qui sèment à tout instant notre existence terrestre et qui sont comme un écho vague et lointain de vies antérieures. La relation des expériences de M. Toulé est aussi très attachante, ainsi que celle des évocations chez les Annamites.

L'« Abbé Bornave » est le roman d'un prêtre qui avait rêvé d'être soldat. Il épanche son cœur désenchanté dans celui de son cousin Vallas et se lie à l'abbé Marchal qui le convertit aux idées spirites d'Allan Kardec. L'histoire continue, entremêlée de jolies idylles et de récits de phénomènes de voyance, où sourit la tête exquise de Fifine et où palpète l'amour pur de Violetta pour l'abbé Bornave qui, séparé de sa sœur spirituelle, la console au moment de la quitter et verse dans son cœur mourant l'espoir de la retrouver dans l'au-delà divin.

La quatrième partie, « Jérusalem », est le récit du voyage de l'auteur en Palestine, accompli pour chercher à oublier la perte d'un fils chéri. Après avoir décrit les beautés de cette terre consacrée par la mort de Jésus, il donne ses impressions sur l'esprit mercantile et matériel des adorateurs du grand moraliste, divisés en sectes rivales et envieuses, et conclut en affirmant sa croyance en Dieu, en l'âme immortelle, et en la sublimité de la doctrine du Christ médiateur céleste et grand initié, fils de l'Homme par la chair, fils de Dieu par l'esprit comme nous le sommes tous.

LA RÉDACTION

Nous venons de recevoir le premier numéro de l'*Écho du mentalisme* qui nous paraît entrer dans la voie des recherches psychiques raisonnées. Nous verrons s'il tient les promesses de son programme. En attendant nous souhaitons la bienvenue à ce nouveau confrère.

L'Art d'être heureux, par le D^r J.-K. WILLIAMS. H. Daragon, éditeur, 96-98, rue Blanche, Paris. Un volume 0 fr. 90 contre mandat.

Qui ne voudrait être heureux !... Tout le monde sans exception ; c'est donc à tous que ce volume s'adresse. Le D^r J.-K. WILLIAMS a écrit pour le grand public une œuvre très remarquable par sa condensation scientifique : il y a dans ces pages peu de mots et beaucoup d'idées. On y trouvera une analyse

complète de toutes les fonctions du corps humain, une méthode précise pour les exercer et, en fin de compte, les moyens rationnels pour posséder la *gaieté*, la *santé* et la *réussite* ! C'est en ces trois mots que se résume la formule du bonheur ; voilà pourquoi ce petit traité vraiment pratique s'intitule *l'Art d'être heureux*. — Quiconque s'appliquera à le lire, quiconque le méditera et mettra à profit les données de science, de raison et de bon sens qui y sont exposées sera infailliblement mis sur le chemin du bonheur, parce qu'il profitera de la fortune, acquerra une bonne santé et conservera sa gaieté. Chacun peut être heureux, il n'y a qu'à savoir s'y prendre et c'est précisément le moyen de s'y prendre qu'enseigne le Dr J.-K. WILLIAMS.

— Demander gratuitement, chez le même éditeur, son important catalogue de livres neufs et d'occasion sur les *Sciences Occultes*.

M.-A. DE FALLOIS. — *Lettres de direction du Père L... de la Compagnie de Jésus* (1869-1890), suivies du *Journal d'une Lorraine pendant la guerre de 1870*. — 1 vol. in-12° 1907. Prix : 3 fr. — Lucien Bodin, éditeur, 5, rue Christine, Paris VI^e.

Ces lettres sont destinés à prendre place à côté de celles du Père Didon, de Mgr Dupanloup, de Mgr d'Hulst. Elles déterminent l'esprit et la forme de direction des Jésuites envers la femme moderne, et le lecteur est appelé à les juger sur ce document authentique.

Ces lettres profondément, passionnément humaines, restent scrupuleusement vertueuses et orthodoxes, et de ce duel entre le sentiment égoïste de l'amour et le détachement religieux des affections légitimes sort, tacite mais terrible, la thèse du mariage des prêtres.

Quelques fragments de lettres inédites de *Maxime du Camp* précisent et résume le point de vue auquel se placera sans doute le plus grand nombre des lecteurs.

Enfin le *Journal d'une Lorraine en 1870* fait jaillir d'un cœur de femme une protestation vibrante contre le droit de guerre.

C'est donc une trinité de liberté de conscience, de charité sociale, de justice humaine que réclame ce petit livre qui sera médité par tous ceux qui pensent et qui veulent marcher dans la voie droite.

CARL DU PREL (BON D). — *La Magie. Science naturelle*, 2 vol. in-8 : I. — *La Physique magique* : II. — *Psychologie magique*. Prix : les deux vol. 8 frs.

L'esprit si vaste du travailleur infatigable qu'était Carl du Prel nous laissa dix-neuf volumes des plus remarquables, presque tous sur les sciences

occultes. Le premier qui fut traduit en français (1905) : *La Mort, l'Au-delà, la Vie dans l'Au-delà* fut salué avec enthousiasme. L'auteur prit dès lors une des premières places parmi les classiques de l'occulte. Cette légitime situation vient s'affirmer par la publication en français qui vient d'être faite sous la direction du colonel de Rochas de cette œuvre : *La Magie considérée comme science naturelle*. Espérons que d'autres traductions des ouvrages du maître seront faites prochainement dans l'intérêt de la vulgarisation des sciences occultes.

Dans la *Magie considérée comme science naturelle*, la grande science de Carl du Prel s'est appliquée à prouver que l'être humain est la manifestation de son âme, que c'est celle-ci qui forme et organise le corps pour en faire son instrument, qu'elle est la créatrice, la *sustentatrice* et la réparatrice de la chair, qu'elle modifie jusqu'à la faire agir souvent au delà des limites de l'organisme et enfin qu'elle survit à la destruction du corps.

Carl du Prel a arraché à la science expérimentale la preuve rigoureuse de la survivance ; et son œuvre est admirable par le travail immense qu'il s'est imposé, ses observations personnelles et les études comparatives des auteurs qu'il a consultés. Et ces auteurs ne sont autres que les savants les plus éminents de son époque ou les esprits les plus éclairés des temps anciens qui ont traité les sujets subtils de la psychologie, de la physiologie, du spiritisme, du magnétisme, des fluides, etc., etc.

Carl du Prel a donc puisé sa documentation aux sources les plus sûres et celles-ci l'ont conduit à cette conclusion logique que « la primauté de l'esprit sur la matière » est une réalité incontestable. — Cette œuvre se recommande à tous les chercheurs sincères.

SÉDIR. — *L'Évangile* (Conférences). *De la Naissance à la Vie publique de N.-S. J.-C.* — Bibliothèque Beaudelot, 1 vol. in-8. Prix : 3 fr.

Depuis 2000 ans, des exégètes nombreux et de tous les pays se sont appliqués à extraire des Évangiles l'esprit vivifiant des enseignements qu'ils renferment.

Malgré l'immense labeur absorbé par cette tâche, des esprits d'élite devant, comme d'instinct, les trésors que recèle toujours ce Livre sublime, ont continué à puiser à cette source d'interminables lumières. Sédir, est un de ceux-là, un des rares pour qui l'Évangile est par excellence le Livre des suprêmes Initiations. C'est à cette noble prédilection de l'auteur qu'il faut attribuer, sans aucun doute, l'originalité de ses aperçus, l'imprévu de ses commentaires, et à ses récits, majestueux dans leur simplicité, des clartés qui ne s'éteignent pas.

Et ces impressions, le lecteur les éprouve à nouveau en parcourant ce livre de chevet dont voici le sommaire : S. de D.

Avant-propos. — Les Évangiles : Les Initiations occidentales. — L'Initiation christique. — But et méthode d'étude. — Le Livre. — AVANT LA NAISSANCE DE JÉSUS : La Lettre, le Nom, le Nombre. — Génalogies de J.-C. — Les Précurseurs. — Symbolisme et Réalité. — Punition de Zacharie. — Le père naturel. — Le Voyage de la Vierge. — Le Magnificat. — L'Humilité. — Cantique de Nacharie. — LA NAISSANCE DE JÉSUS : La Parthénogénèse. — Action des Invisibles. — Réalité de la Grâce, sa présence réelle. — La mère de Jésus. — Naissance du Christ. — Symbolisme de la naissance du Verbe. — Les Bergers. — *La Propagande*. — L'ENFANCE DU CHRIST : La Circoncision. — Conception du Messie. — Le Christ probateur. — Rites anciens. — Les Mages. — Les Clichés. — Les Holocaustes. — Les Innocents. — La Fuite en Égypte. — L'enfant Jésus et ses parents. — L'Obéissance. — LE VERBE : La Métaphysique. — Qu'est-ce que le Verbe? — Fonctions du Verbe. La Vie universelle. — Le Précurseur. — Le Verbe psychique. — La Régénération. — Filiation des Ames. — Le Mystère. — Incarnation du Verbe. — Omniprésence du Verbe. — Les Croyants. — L'AMI ET L'ADVERSAIRE : Mission du Précurseur. — La Pénitence. — Les Jugements. — La Loi de la Grâce. — Les Baptêmes. — Les Dons. — Les Amis du Ciel. — Leur Puissance. — Baptême du Christ. — Les Tentations. — Pourquoi Jésus fut tenté. — Première tentation. — Deuxième tentation. — Troisième tentation. — Les Apôtres. — Cana.

Nous recevons de M. P. Verdad (Lessard) un petit ouvrage in-16 de 128 pages, fort bien traité, et ayant pour titre **Le Chemin, la Vérité**, catéchisme de la Religion universelle.

Très clair et très net exposé d'une Philosophie religieuse synthétique, résumé de toutes les religions au caractère vraiment universel. Vendu au profit de nos publications 5 francs l'exemplaire et offert gratuitement à qui est pauvre et désire s'instruire et faire partie de nos Fraternités.

Les Pionniers du Spiritisme en France.

Documents pour la formation d'un livre d'or des sciences psychiques,
recueillis par J. MALGRAS.

Cet ouvrage comprend deux parties :

1^{re}) *La Page des Aînés*, suivant l'expression de Camille Chaigneau, où sont représentés, par des extraits de leurs œuvres relatives au spiritisme ou inspirées par lui, tous les grands hommes de la seconde moitié du XIX^e siècle,

tels que Honoré de Balzac, M^{me} de Girardin, Jean Reynaud, Boucher de Perthes, Allan Kardec, Alexandre Dumas père, Th. Gauthier, Jacques Babinet, J. Michelet, George Sand, Victor Hugo, J.-B. André Godin, Villiers de l'Isle-Adam, Louis Figuier, Ch. Fauvety, Eug. Nus, Aug. Vacquerie, Ch. Lomon, Sadi Carnot, etc., etc...

2*) *Les Contemporains* (et c'est la partie la plus importante de l'ouvrage) qui ont bien voulu exposer dans des études, pour la plupart inédites, leur opinion sur le spiritisme et la science psychique.

Parmi ceux-là viennent se ranger, outre les Victorien Sardou, Flammarion, professeur Richet, colonel de Rochas et autres, nombre de personnalités marquantes appartenant toutes au monde des intellectuels : des membres de la Presse littéraire ou de la Presse spirite, des écrivains connus, des poètes, des conférenciers, des artistes, des savants, des médecins, de hauts fonctionnaires et professeurs de l'Université, des officiers supérieurs de l'armée, d'anciens parlementaires, des gens du monde, etc., etc.

Le spiritisme n'a guère plus d'un demi-siècle d'existence, et déjà son histoire est considérable. Peu de spirites — nous parlons des nouveaux — la connaissent. Mais où trouver cette histoire ? Quel en est l'historien ?

Une grande lacune sera en partie comblée, au moins en ce qui concerne la France, berceau du fondateur du spiritisme. Les autres nations nos sœurs nous imiteront, nous n'en doutons pas.

Que les spirites français donnent donc le premier élan. Qu'ils considèrent que les *Pionniers du spiritisme* ne sont pas l'œuvre particulière d'un écrivain spirite, mais que c'est l'œuvre de tous les spirites puisque c'est celle de leurs principaux porte-paroles.

Quant à ceux qui ignorent encore presque tout de la science psychique, ils trouveront dans ce livre des exposés clairs et précis des principes les plus importants sur lesquels elle est établie et ils y verront que cette science, si décriée de la masse ignorante et pour laquelle la science officielle a jusqu'ici affiché tant de dédains, est pourtant l'étude de prédilection de tout ce qui constitue, en France (comme à l'étranger, d'ailleurs), la Haute Intellectualité.

Cet ouvrage est vendu huit francs en un fort volume de luxe, in-8° raisin, d'environ 600 pages (gravures comprises), orné de nombreuses photographies hors texte. Port en plus pour la France, 0 fr. 85. Étranger, 1 fr. 75.

un monument digne d'elle.

montant des sommes versées,

s vous faire figurer sur nos listes.

Veillez bien agréer, M

PABLO. VAN DRIESTEN.

Librairie Spirite, 42, Rue Saint-Jacques, Paris

Feuille à détacher en suivant le pointillé et à nous faire parvenir accompagnée du montant de la souscription en espèces, ou chèque, mandat, bon de poste.

SOUSCRIPTION pour le Monument de BONNE MAMAN RUFINA NOEGGERATH

NOM ET ADRESSE	SOMME	NOM ou PSEUDONYME à publier sur nos Listes	NOM ET ADRESSE	SOMME	NOM ou PSEUDONYME à publier sur nos Listes

Desiderata de la Librairie des Sciences Psychiques

42, rue Saint-Jacques à Paris.

Pour le moment nous sommes acheteurs de :

A. BOURDIN. — Médiumnité au verre d'eau.

— Entre Deux Globes.

— Cosmogonie des Fluides.

ANDRÉ PEZZANI. — Pluralité des existences de l'âme.

RICHARD WALLACE. — Les Miracles et le moderne spiritualisme.

CAHAGNET. — Thérapeutique magnétique.

— Lumière des Morts.

WAHU (D^r). — Spiritisme dans l'antiquité.

R.-P. MARCHAL. — L'Esprit consolateur.

RAPHAËL. — Le Doute.

D.-D. HOME. — Histoire de ma vie surnaturelle.

M^{me} D'ESPÉRANCE. — Au Pays de l'Ombre.

ERMANCE DUBAU. — Vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même.

H. DELAAGE. — Tous ses ouvrages sur le Monde occulte : le magnétisme ;
Initiation aux mystères du magnétisme ; la Science du vrai ;
l'Éternité dévoilée ; le Monde prophétique.

OLIMPE AUDOUARD. — Les Mondes des Esprits.

DUNEAU. — Mes causeries avec les Esprits.

D^r GIBIER. — Analyse des Choses.

NUS (EUG.). — Choses de l'autre monde.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.